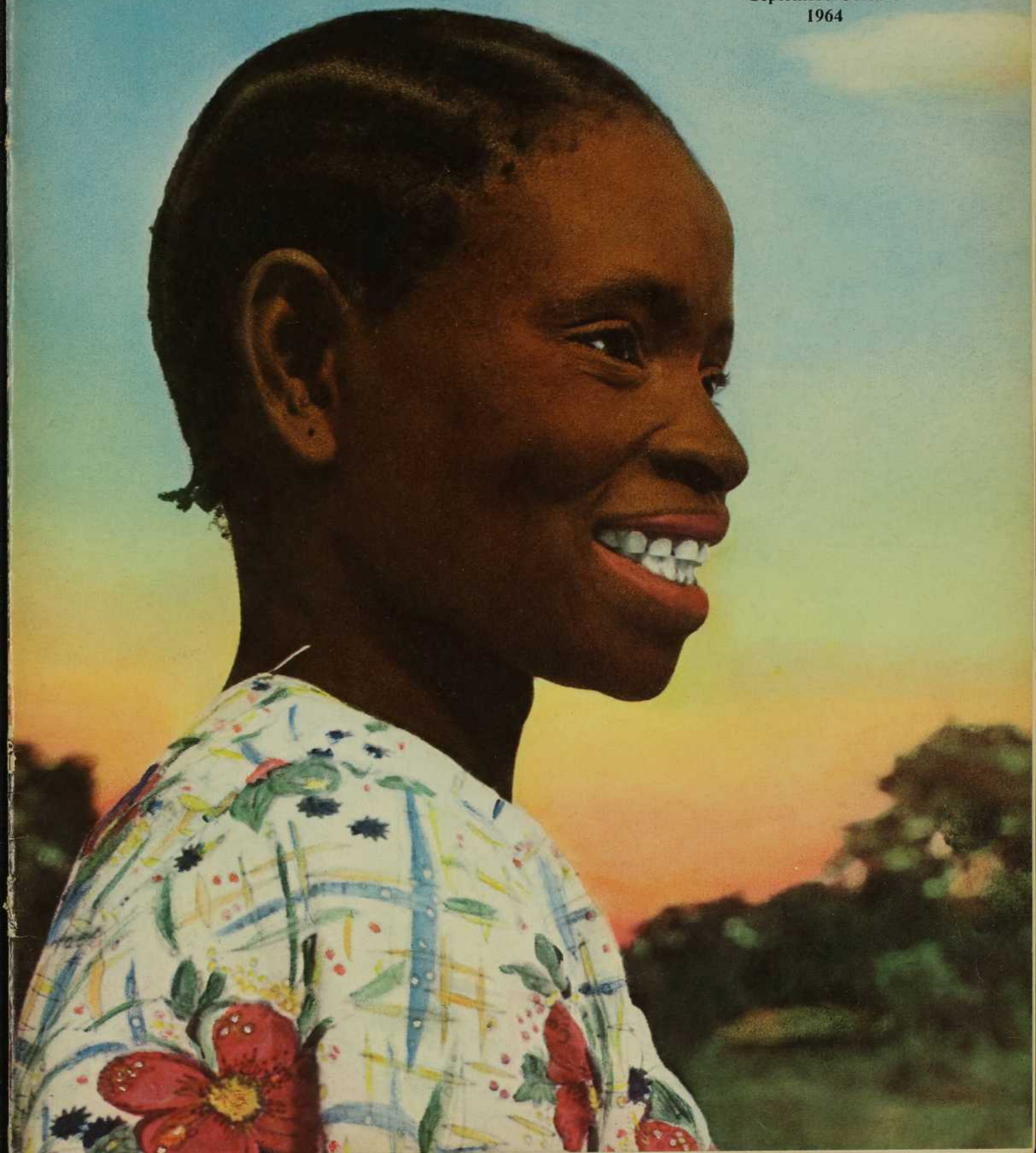


LE PRÉCURSEUR

Septembre-Octobre
1964



Oui, l'Eglise est une société pas comme les autres, une société dont la loi est l'amour, non la puissance, la domination ou l'ambition. Les pouvoirs donnés d'en haut n'y sont pas privilèges personnels, mais mesure d'un service; l'autorité y est fonction d'humilité. La suprême dignité est celle du « Serviteur des serviteurs ».

Abbé René Laurentin

PAGES-COUVERTURE :

NYASSALAND

Comment trouvez-vous cette coiffure des jours de fête?

L'infirmière de Katete, Sœur Sainte-Yvette (Yvette Carle, de Joliette) part avec ses aides pour un village de brousse.

LE PRÉCURSEUR

No 5
Septembre - Octobre 1964
Vol. XXIIIe

2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal (26) Canada

Revue bimestrielle publiée par les Sœurs
Missionnaires de l'Immaculée-Conception
avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal.

NIHIL OBSTAT: M. l'abbé A. Cossette, p.m.é., 2 mai 1964.

SOMMAIRE

Marthe et Marie au Nyassaland <i>Sr Marie-de-Fatima, m.i.c.</i>	194
Un témoignage	199
Quand Notre-Dame voyage en brousse <i>Sr Saint-Hormisdas, m.i.c.</i>	202
L'Église de Madagascar en deuil <i>Sr Eugénie-de-Rome, m.i.c.</i>	205
Esquisse de l'existence malgache <i>Sr Saint-Thomas-d'Aquin, m.i.c.</i>	208
Version chinoise du bouddhisme <i>S. C. Chien</i>	212
Plus grand que Bouddha <i>Sr Saint-Jean-de-l'Eucharistie, m.i.c.</i>	221
Bond en avant de l'École Good Hope <i>Sr Saint-Jean-l'Évangéliste, m.i.c.</i>	222
Exposition sur la vocation <i>Sr Blandine-de-Jésus, m.i.c.</i>	226
La musique en Bolivie <i>Sr Saint-Martial, m.i.c.</i>	227
Les plaines tropicales de la Bolivie <i>Sr Saint-Athanase, m.i.c.</i>	232
Décès du Général Aguinaldo	237
Fantaisie sur le chrysanthème <i>Sr Marie-de-la-Rédemption, m.i.c.</i>	238

Abonnement: Par an \$ 1.50
4 ans \$ 5.00
A vie \$25.00

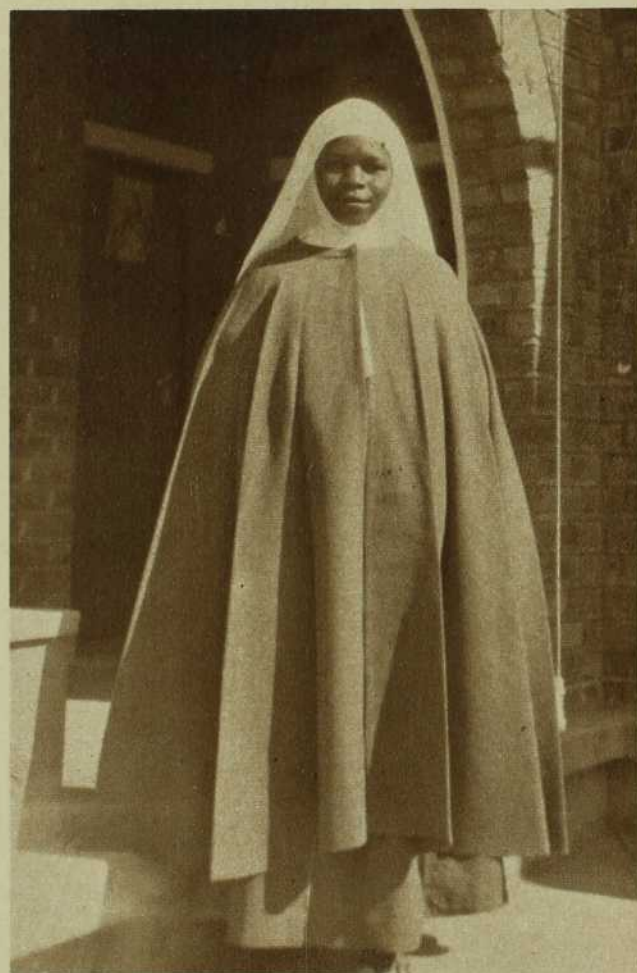
Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier d'envoyer l'ancienne et la nouvelle.



MARTHE ET MARIE AU NYASSALAND

KATETE

Par Sœur Marie-de-Fatima, m.i.c.
(Marguerite Legault, des Cèdres).





Le peuple africain — du moins celui que je connais — est un peuple naturellement priant. A l'église, les offices ne sont jamais trop longs. Il aime à prier, à chanter. Durant la messe, les cantiques se succèdent presque sans interruption: nos gens ont bien prié s'ils ont bien chanté.

A la manière de Marthe

Chez ce peuple, s'épanouissent de fort belles âmes, éprises d'un haut idéal, qui ont su se garder des coutumes malsaines de leur milieu non chrétien et que n'ont pas flétries les attrait du mal. Ces âmes entendent l'appel divin. Dieu les a marquées de son mystérieux choix. Beaucoup répondent

généreusement. Elles ont bravé la colère des parents, les menaces du clan familial pour s'engager dans la voie des conseils évangéliques à peine ouverte au pays. Au diocèse de Mzuzu les vocations sont nombreuses, et Mgr Marcel Saint-Denis, p.b., avait raison d'espérer quand, en 1951, il jetait les bases d'une communauté de religieuses africaines. Les débuts furent difficiles, mais en dépit des obstacles, chaque année, s'accroît le nombre des sujets. Ces jeunes apportent un dévouement, un esprit d'abnégation et de joie qu'ont remarqué avec éloge des missionnaires d'autres diocèses.

Non moins zélé que son prédécesseur, S. Exc. Mgr Jean-Louis Jobidon, p.b., a pris à cœur cette

œuvre si prometteuse pour l'Afrique: il n'épargne rien pour favoriser le recrutement de la société, promouvoir le développement spirituel et intellectuel de ses membres, les rendre compétents dans tous les domaines où ils exerceront leur activité. Ce sont ces Rosarian Sisters que nous retrouvons partout, à toutes les tâches: dans les dispensaires et les maternités, dans les écoles secondaires et primaires, dans l'Action Catholique, la Légion de Marie, le mouvement xavérien (mouvement fondé en Afrique et enrôlant la jeunesse avide d'activité). On pourrait dire qu'elles remplissent dans l'Eglise, l'office de Marthe.

A la manière de Marie

Mais il se rencontre parmi nos jeunes d'autres âmes qui préfèrent l'office de Marie. Là encore le Seigneur a pourvu à leurs aspirations.

En 1959, sur la demande de S. Exc. Mgr Fady, évêque de Lilongwe (diocèse attenante à celui de Mzuzu), six clarisses françaises du monastère d'Alger implantaient la vie contemplative à Lilongwe même. Les fondatrices se nommaient la Révérende Mère

Véronique, abbesse d'Alger, les moniales Mère Henriette, Mère Germaine, Mère Emmanuel, Mère Gabrielle et une Sœur tourière, Sœur Marie.

Aujourd'hui, le monastère de *Marie-Reine-du-Monde et Mère-de-la-Miséricorde* compte une dizaine de jeunes Africaines dont deux jeunes filles du diocèse de Mzuzu, sorties de nos écoles de Katete et de Karonga. Lors de la vêtue de Felicita Pulira, ancienne élève de Karonga, la Révérende Mère Véronique nous disait que l'essor du monastère a étonné beaucoup de gens qui ne pensaient pas l'Afrique mûre pour la vie contemplative. A son avis, les jeunes Africaines reçues dans le cloître ne sont pas moins douées que les Européennes ou les Américaines pour cette forme de vie, laquelle, sous toutes les latitudes, est une vocation rare impliquant un appel très spécial de Dieu.

Cet appel, il a retenti au cœur de la première moniale nyassalandaïse, Amayi Josefa, alors qu'elle était encore enfant dans un village de brousse. Il a soutenu Amayi Klara (Felicita Pulira) et ses compagnes dans leurs luttes parfois pénibles contre les résistances familiales et tribales. Il a conduit

Sr Joseph-du-Sacré-Cœur
(Jacqueline Bastien,
d'Ottawa) discute d'un
point de géographie
avec deux
Rosarian Sisters.





Amayi Klara, le jour de sa prise d'habit.

une jeune postulante à la porte du monastère avec cette parole: « Je veux sauver les âmes par le chemin de sainte Thérèse. »

Clarisses européennes et clarisses africaines vivent toutes ensemble une vie entièrement commune, sans qu'aucun complexe de supériorité ou d'infériorité, de blanc ou de noir, ait troublé l'harmonie des divers éléments de la communauté.

Selon Mère Abbesse, la plus grande difficulté des novices africaines, dans le cloître, c'est l'apprentissage de la vie solitaire et silencieuse. L'Africain a un instinct grégaire si développé! « Mais la prière, disait-elle, remplit peu à peu ces vies offertes. Et la vie fraternelle elle-même y gagne en profondeur et en sincérité. La pauvreté leur est plus familière: aller pieds nus, coucher sur une natte, se nourrir principalement de bouillie de maïs, c'est là la condition des enfants de tous les villages d'alentour. La pénitence sous toutes ses formes les trouve généreuses. »



**S. Exc. Mgr
Jobidon, p.b.,
au monastère
des Clarisses,
à l'occasion
de la Vêture
d'une autre élève
de Katete,
Tereza Ngoma.**



La nouvelle novice cause avec une amie.

Les clarisses ont un beau monastère, sans aucun luxe, mais remarquable par l'harmonie des lignes et des couleurs. Il comprend de vastes jardins où les postulantes peuvent faire du *kulima* (piochage), ce qui demeure leur occupation favorite. Plusieurs, avant de passer au cloître, font l'apprentissage de la vie religieuse à l'externat.

L'abbesse nous a signalé le problème des livres de spiritualité: peu sont accessibles même aux novices qui ont deux ou trois ans d'école secondaire. Elles ne peuvent assimiler les ouvrages anglais de spiritualité: il faut les enseigner oralement pour la majeure partie. Autre problème: l'office en latin. Toutefois, dès que possible, il se dira en anglais, surtout si une novice ou une clarisse d'un monastère de langue anglaise vient rejoindre la communauté africaine, selon le vœu des fondatrices françaises. La langue parlée en communauté est

le cinyanja, mais il ne suffit pas. « Heureusement, concluait l'abbesse, la vie contemplative est avant tout amour, union intime avec Dieu et offrande généreuse pour la Rédemption, et en ceci rien ne manque aux jeunes Africaines. »

Des Sœurs externes assurent une partie de la vie matérielle du monastère en quêtant dans les villages le maïs et les cacahuètes. Elles mènent joyeusement leur vie franciscaine tout en se préparant à un discret apostolat missionnaire en union avec leurs Sœurs cloîtrées. Elles sont presque toujours bien accueillies même parmi les non-chrétiens. Nombreux les Africains éduqués ou analphabètes qui, par lettres ou par visites, se confient à la prière des clarisses et à l'intercession de leur vie pénitente dont leur foi robuste n'a pas de peine à saisir la signification!



U N T É M O I G N A G E

RUMPI, NYASSALAND

Seule catholique de sa famille, qui occupe un rang élevé dans une Église de la Réforme, Mary Agnes souleva une tempête dans le clan familial lorsqu'elle annonça sa décision d'entrer chez les Rosarian Sisters. On essaya par tous les moyens de la dissuader de cette folie. Pour la ramener à la raison, son frère aîné, chef de la famille depuis la

mort de leur père, crut de son devoir de la battre, bien qu'il soit un instituteur consciencieux, très respectueux de la liberté religieuse chez ses élèves.

Admise au noviciat de Rumpi, le 8 décembre 1963, Mary Agnes invita sa mère à la cérémonie de sa prise d'habit. Nya X... y assista, fut profondé-

**Postulantes des Rosarian Sisters
en train de moudre le maïs.**



ment remuée par tout ce qu'elle vit et entendit. Mais son chagrin d'avoir à rentrer au village sans sa fille demeura inchangé.

Aux approches de Noël, Mary Agnes, devenue Sister Agnes of Jesus, écrivit à sa mère la lettre suivante où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus: la profondeur de la foi, l'accueil à la grâce ou l'estime de la vocation!

Bien chère maman,¹

Il n'y a pas si longtemps, j'avais le grand bonheur de vous voir à l'occasion de ma vêtue. Quelle grâce immense le bon Dieu m'a faite, ce jour-là, et quelle novice fervente je dois être maintenant pour me préparer à devenir son épouse dans un futur qui me semble lointain et qui pourtant ne l'est pas tellement: deux années sont vite passées, n'est-ce pas?

Je sais, maman, que le sermon du R. P. Langlade vous a touchée. Vous avez compris quelle faveur précieuse le même Dieu que nous adorons — quoique de façon différente — nous a faite en appelant à lui quelqu'un de notre famille. Mais je sais que les paroles du Père ont martelé votre cœur... Non, n'avez pas de peine de me voir dans cette sainte maison. Si vous saviez combien je sens qu'il me faut correspondre à toutes les grâces que le bon Dieu m'a prodiguées!

Ici, chère maman, je dois vous dévoiler un secret. Vous rappelez-vous qu'avant de mourir, mon père me permit d'entrer au catéchuménat en vue de recevoir le baptême? Quand à la fin des vacances 1957, je m'apprétais à retourner à Katete pour mes cours, papa se trouvait si malade que je pressentais bien

ne jamais le revoir. Un jour que nous étions toutes deux à son chevet, il vous dit: « Je suis très malade, mais Mary doit partir quand même pour Katete. Ne sois pas attristée de ce qu'elle demande le baptême; et si le bon Dieu en appelle d'autres de la famille dans cette religion, ne refuse pas. » J'éprouvais beaucoup de chagrin parce que mon père ne voulait pas lui-même se convertir. Mais je le sentais de bonne foi dans sa religion, et je priai beaucoup pour lui.

Un peu plus tard, à Katete, j'apprenais sa mort. Il s'était éteint dans de pieux sentiments et dans la fidélité à sa foi. Alors j'ai demandé au bon Dieu un signe et j'ai osé lui adresser cette prière: « O mon Père du Ciel, si mon père de la terre est sauvé, faites que quelqu'un d'autre de ma famille soit baptisé dans la même religion que moi. »

Chère maman, vous connaissez la suite... Oui, c'est Raphaël, le chef de la famille, celui-là même qui m'a battue pour m'empêcher d'entrer au couvent, qui a été baptisé avec sa femme et qui maintenant est un apôtre parmi ses élèves et ses collègues! La miséricorde et la bonté de Dieu sont vraiment insondables.

Comprenez-vous, à présent, pourquoi je suis si heureuse et souhaite à mes plus jeunes sœurs le bonheur qui est mien?

Dans quelques jours nous fêterons la naissance de notre bon Sauveur. Je le prierai de vous donner ses bénédictions, et surtout la grâce d'être toujours parfaitement soumise à sa volonté sainte.

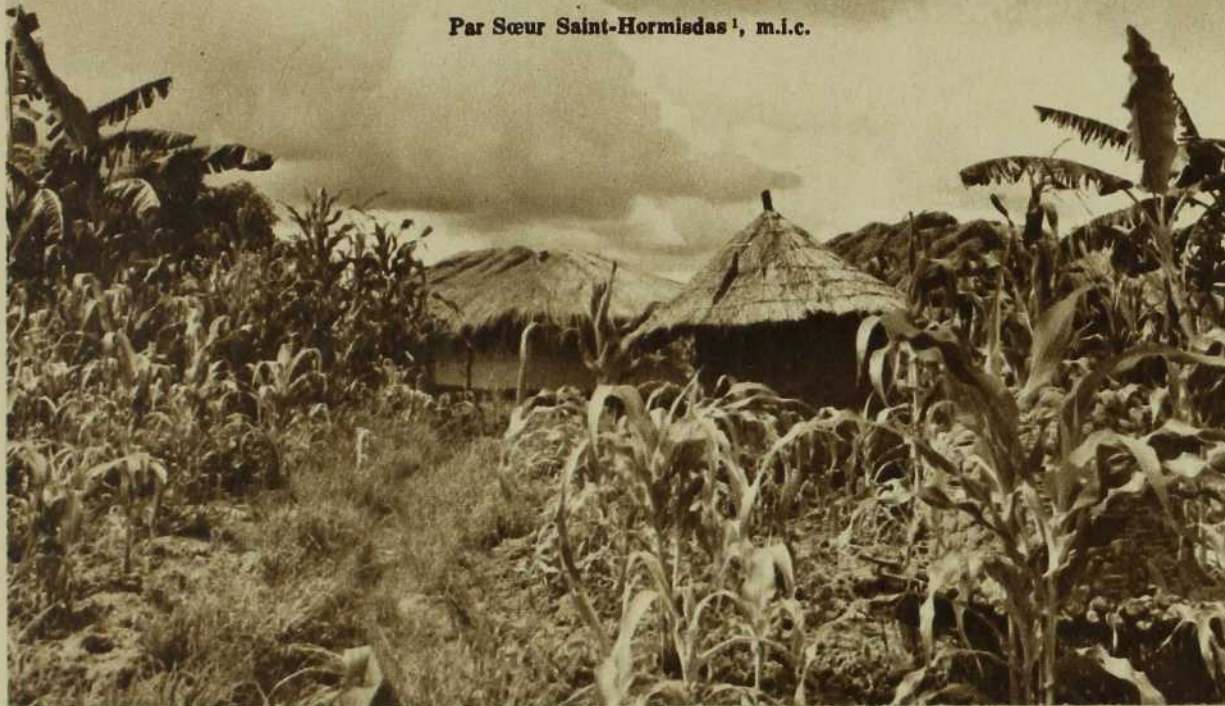
Votre petite Mary qui vous aime de tout son cœur,

Sister Agnes of Jesus, R.S.

¹ Lettre traduite du citumbuka.

Quand NOTRE-DAME voyage en brousse

Par Sœur Saint-Hormisdas¹, m.i.c.



On la veut très belle, la Madone, pour cette randonnée à travers la brousse durant le mois d'octobre, car pour la première fois, elle va parcourir les étroits sentiers conduisant d'un village à l'autre, aux environs de Katete. Pour ces petits miracles d'embellissement, rien comme s'adresser au couvent où l'on fait beaucoup avec peu de chose. Du tissu bleu, un peu de bourrage, quelques brillants, un délicat voile rose recouvrant le tout, et c'est parfait: le modeste brancart se transforme en un trône de nuages où l'on fixe solidement une gracieuse statue de l'Immaculée.

Après un cantique à l'église paroissiale sous la direction de l'abbé Rungu, le cortège se met en route, récitant le chapelet. Chaque dizaine s'enrichit d'une couple de versets à la louange de la Reine des cieux. Portée par des légionnaires, elle entre

trionphalement au village de Kaunda, saluée par le chant de l'Ave.

Une agglomération de dix à vingt huttes constitue tout le village. Ces habitations sont faites en terre battue avec toit de chaume. La plupart n'ont qu'une seule ouverture, la porte. Un endroit plutôt plat, à proximité d'un *dambo* (ruisseau), de la *sima*, de l'air pur et de l'espace, en faut-il davantage pour couler des jours heureux sans aucune préoccupation du lendemain?

Pour recevoir dignement la Vierge Pèlerine, on a fait le ménage de la maisonnette, ce qui n'est pas compliqué puisque les villageois n'ont rien, ou à peu près rien. Une natte est étendue sur le plancher, et l'on y dépose le brancard qui se trouve lui-même une petite table munie de pattes.



Eglise de Katete.



Avant d'atteindre la halte prévue pour cette première visite, la Vierge a souri au passage à une paralytique étendue dehors sur une planche, enveloppée d'une vieille couverture grise. Chrétienne, elle a reconnu la Visiteuse. Que s'est-il passé entre les deux? Ce serait charmant de le savoir. Marie ne dit certes pas: « Prends ton grabat et marche », mais peut-être: « Baise ta croix et souris ». Avec un courage tout neuf, la pauvre malade attend, le sourire aux lèvres, le jour de l'éternel revoir.

Durant tout le mois, chaque après-midi, deux Sœurs de Katete se rendent en mobylette au village où séjourne la Vierge Pèlerine. Alors la procession se reforme et poursuit sa marche dans une autre direction. Une délégation vient à la rencontre en chantant. Pendant que les heureux de la veille retournent chez eux, les heureux du jour s'emparent jalousement de leur trésor. Toute la nuit l'on prie, l'on chante des cantiques et l'on danse autour du feu. Tous participent à la manifestation: catholiques, frères séparés, non-chrétiens, car, dit-on il n'y a qu'un seul Dieu et une seule Mère de Dieu.

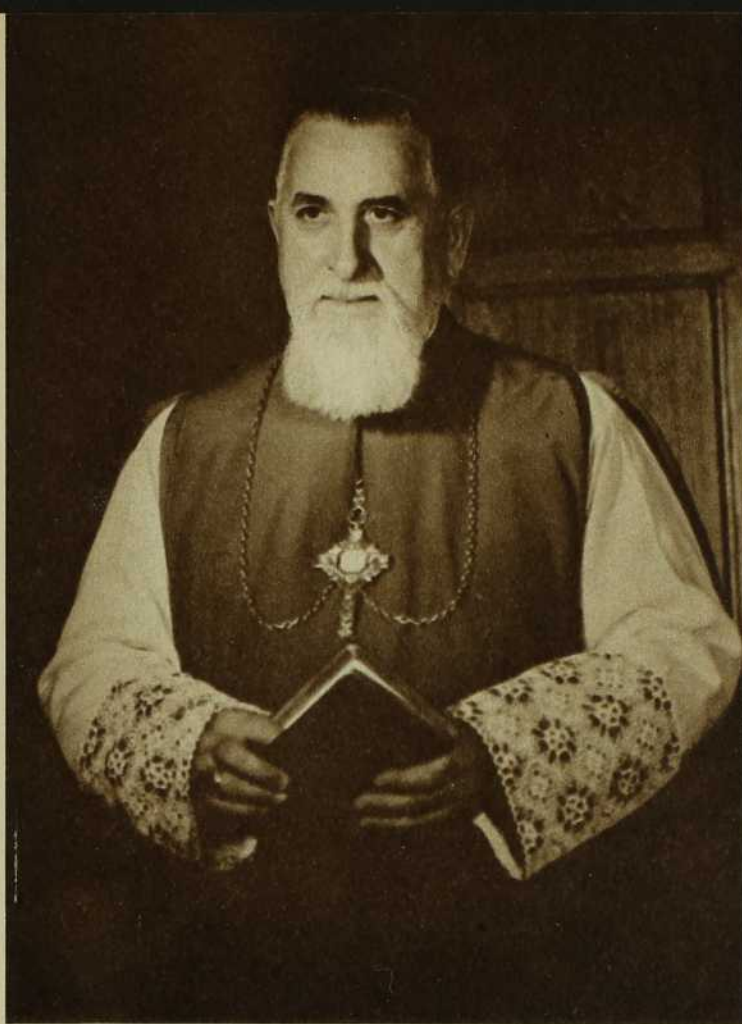
De jour en jour, la Vierge Pèlerine contourne les montagnes, gravit les collines, traverse les ruisseaux sur des semblants de ponts faits de branches d'arbres pas toujours droites ni vigoureuses! Tout le long de sa route, dans la pauvreté et la simplicité des villages, elle sème la joie.

A deux reprises, elle reçoit l'hospitalité chez des polygames, ex-catéchumènes qui sont retournés en arrière, tout tristes, parce qu'il leur en coûtait trop de laisser leur deuxième femme. La décision reste quand même un choix entre Dieu et la créature. Les miracles de la grâce sont nombreux et, dans certains autres cas, subsiste un rayon d'espérance.

Une procession aux flambeaux suivie de la messe à la grotte de Notre-Dame de Lourdes, qui se dresse au flanc de la montagne, couronne royalement, à Katete, le voyage de la Vierge en brousse. Après ce que nous avons vu et entendu, aucun doute possible: les Africains du Nyassa-Nord aiment beaucoup la Madone. Ils ne la prieraient pas avec autant de cœur, ils ne chanteraient pas ses louanges avec autant de flamme, s'ils ne l'aimaient pas!

Au retour de la messe, devant l'entrée principale de notre couvent, un beau gros serpent se reposait. Mécontent d'être dérangé par des humains, il décida de chercher la paix dans le cloître: se glissant sous la porte, il alla s'enrouler dans un coin du corridor près de la chapelle. Là, il reçut son coup de mort de la main d'un employé expert en chasse au serpent.

Nous voyons ici une protection spéciale du ciel. C'est bien cette cérémonie en l'honneur de Notre-Dame qui nous permet de dépister la bête au venin mortel.



L'ÉGLISE DE MADAGASCAR EN DEUIL

Par Sœur Eugénie-de-Rome¹, m.i.c.

Le dimanche, 16 février dernier, S. Exc. Mgr Paul Girouard, missionnaire de la Salette, évêque de Morondava recevait, l'onction des malades. Peu après, son état semblant meilleur, il fut décidé qu'il serait transporté en avion à Tananarive. Toujours soumis à la volonté de Dieu, Monseigneur acquiesça bien qu'il gardât au cœur le désir de mourir parmi ses ouailles. Quelques années auparavant, il s'était fait soigner sans succès aux Etats-Unis et s'était hâté de rentrer à Madagascar de peur de mourir loin de son pays d'adoption.

Le 17, sur l'invitation du R. P. Langlois, Sœur Marie-Odila² et moi avions le bonheur de lui dire un suprême adieu. Très calme, quoique le visage altéré par la souffrance, il nous sourit et nous de-

manda de prier beaucoup pour lui. Nous l'assurâmes des prières de la petite communauté m.i.c. et de toute l'école. Sur ce, il nous présenta son anneau à baiser, et nous nous retirâmes.

L'avion sanitaire devait arriver à Morondava dans la matinée du 18. En l'absence de son infirmier, l'auguste malade fit une chute qui aggrava son mal. A 11 h. 30 il expirait. Le matin même il avait dit à ceux de son entourage: « Pourquoi voulez-vous m'envoyer mourir à Tananarive? Je connais mon état. Laissez-moi mourir à Morondava. C'est là que je veux être enterré. »

Février est la période la plus chaude à Morondava. Impossible d'exposer Monseigneur en sa cathé-

drale. On transforma donc sa chambre en salon mortuaire y installant un climatiseur.

Les visiteurs affluèrent, grands et petits. Selon la coutume malgache, les catholiques organisèrent une veillée de prières et de chants en hommage ultime.

Le 20 février, anniversaire du retour de l'ardent apôtre à Morondava, l'attention se reportait à nouveau sur lui. Mais cette fois, la foule se pressait, l'âme en deuil, autour de la cathédrale. Des dignitaires de l'Eglise, dont trois archevêques et cinq évêques, ainsi que des représentants des hautes autorités civiles, ajoutaient à la majesté de la cérémonie rituelle.

A 7 h. 45 la bière recouverte

¹ Cécile Millette, de Saint-Nazaire.

² Odila Plante, de Princeville.

**La dépouille mortelle de S. Exc.
Mgr Girouard à la sortie
de la cathédrale.**

d'un drap noir, sur lequel se déta-
chaient la mitre du défunt et sa
croix d'Officier du Mérite National
Malgache, fut portée à la cathé-
drale par les Pères de la Mission.
Il ne restait aucune place dans la
nef, et les abords de l'église étaient
envahis par une foule de toutes
croyances religieuses.

La messe de *Requiem* fut célé-
brée par le Délégué Apostolique,
S. Exc. Mgr Felice Pirozzi, qui
donna aussi la cinquième absoute.

Les quatre autres furent données
respectivement par NN. SS. Gil-
bert Ramanantoanina, archevêque
de Fianarantsoa, Jérôme Rakoto-



**Le cortège funèbre s'allongeait
sur près de deux kilomètres.**



malala, archevêque de Tanana-
rive, Jean Wolf, archevêque de
Diégo-Suarez, Claude Rolland, évê-
que d'Antsirabé.

L'inhumation se fit à Namahoro
sur la propriété de la Mission. Le
cortège funèbre s'allongeait sur
près de deux kilomètres. Au dire
des Malgaches, cela ne s'était
jamais vu à Morondava. Toute la
population prenait part au deuil;
même les écoles laïques avaient
accordé licence à leurs élèves d'as-
sister à la cérémonie.

Rendu sur les lieux, le cercueil
fut d'abord déposé à l'ombre d'un
kily, arbre préféré de Mgr Gi-
rouard. Mgr Rakotomalala, pro-
nonça les dernières prières, après
quoi le Ministre Resampa, qui
représentait le Gouvernement de
la République Malgache, évoqua
les principales phases de la vie du
grand missionnaire disparu.

Mgr Paul Girouard est né le 27 décembre 1898 à Hamilton, R.I., Etats-Unis. Ses parents étaient de souche française. Après de brillantes études à North Kingston, R.I., il entra au séminaire de Notre-Dame de la Salette à Hartford, Conn. De là il passa au noviciat de Bloomfield; il alla ensuite à Rome pour des études spéciales en philosophie et en théologie. Ordonné prêtre le 26 juillet 1927, à Salmata, village de l'Ombrie, il débarqua à Madagascar le 29 août de l'année suivante. Il travailla successivement à Bétafo, à Antsirabé, à Faratsiho et à Morondava. En 1953, à la mort de Mgr Garon, il devenait préfet apostolique de

Morondava et presque aussitôt évêque de ce territoire érigé en diocèse.

Pendant trente-cinq ans et demi le Père Girouard s'est dépensé sans compter à répandre l'Evangile, fondant de nombreuses missions-succursales. Il a mené la rude vie des missionnaires de brousse, et c'est en charrette à bœufs, sous les pluies torrentielles de la saison, qu'il vint d'un poste éloigné prendre les rênes de l'Eglise de Morondava. Ame noble et généreuse, il n'écoula jamais que son zèle apostolique. « Dormez en paix, Monseigneur, s'écria le Ministre en terminant son discours, et faites-nous confiance.

Votre souvenir restera à jamais gravé dans nos cœurs. »

Tous les religieux entonnèrent alors *In Paradisum*, et le cercueil fut placé dans un caveau de béton. Un peloton de la gendarmerie nationale rendit les honneurs. Les clairons sonnèrent, et tout le monde observa une minute de silence. La foule s'écoula avec lenteur, car, selon la coutume, chacun tint à jeter de l'eau bénite sur la tombe.

Mgr Girouard repose tout près du collège, présentement en construction. Du ciel, il continuera de veiller sur la jeunesse malgache qu'il a tant aimée.

A Namahoro, les clairons sonnèrent et tout le monde observa une minute de silence.





Les cinq Missionnaires de l'Immaculée-
Conception étudiantes à Ambositra,
avec leur professeur,
M. Arthur Randriafanomezana.

ESQUISSE DE L'EXISTENCE MALGACHE

Par Sœur Saint-Thomas-d'Aquin, m.i.c.

(Angèle Lemaire, de Montréal).

Conduites par la Providence au monastère des bénédictines d'Ambositra, nous sommes sept religieuses, dont cinq missionnaires de l'Immaculée-Conception et deux Sœurs de la Sainte-Famille, de Suisse, exclusivement appliquées à l'étude de la langue malgache. Nous immobiliser pour six mois quand les œuvres réclament tant de bras solides, n'est-ce pas montrer l'extrême souci qu'attachent nos supérieures à l'adaptation intégrale des missionnaires à leur pays d'apostolat ?

Ainsi, tout en donnant plein rendement aux heures d'étude, nos regards observent déjà avec amour les petits événements dont se tisse l'existence des braves gens de notre nouveau milieu.

Ce qui a frappé le plus nos yeux de Canadiennes, c'est le spectacle classique de la jeune mère portant son enfant au dos, serré dans un pli du *lamba*, cette grande pièce de drap rectangulaire qui

fait partie du vêtement malgache féminin et masculin. Très pratique, le *lamba*, laisse une entière liberté aux mains et aux bras. Avec son poupon emmaillotté jusqu'au cou, la maman malgache accomplit ainsi tous les travaux domestiques: elle allume le feu; elle dégringole ou grimpe un sentier pour aller à la fontaine du village; elle porte sur sa tête les marchandises du *tsena* (marché), des charges de bois ou de paille, voire de lourdes briques. Indifférent aux secousses qu'il subit, l'enfant dort, dodelinant de la tête, les jambes écartées autour des reins de sa mère.

Contrairement à son frère canadien, le bébé malgache ignore le berceau; jamais il ne reste seul dans la case pendant que la mère vaque à sa besogne. Jusqu'à ce qu'il puisse trainer ses petites jambes bronzées sur le sable rouge qui entoure la maison, il est porté, soit par les parents, soit par la fillette qui imite déjà sa maman. A Madagascar, l'enfant est le roi de la maison, car il est une richesse. Toute la famille nourrit pour lui un véritable culte: n'est-il pas le dépositaire de la vie qui continue?

Dans le ménage, une des principales occupations de l'épouse est le pilonnage du riz. Le *vary* (riz), on le sait, est un aliment quasi sacré dont la plantation et la récolte s'accompagnent de prières et de rites particuliers. Son décortiquage représente la



Spectacle classique de la mère portant son enfant au dos.





Maison des
Hauts Plateaux
de Madagascar.

Enfants de la tribu Merina.



Sr Saint-Marcellin (Yvonne Lavoie,
de Port-Alfred) se fait des amis
parmi les gens du pays.

tâche quotidienne du soir. Les mortiers ne sont généralement pas remisés dans les cases, mais groupés en bordure du village sous un grand arbre. Lorsque l'œil-du-jour (le soleil) baisse et s'approche de la crénelure des montagnes de l'ouest, les femmes vont remplir leurs corbeilles à la réserve de riz ou *paddy* conservée dans les silos nommés *tranombary*. Le riz versé dans les mortiers, le pilonnage commence. Parfois, deux, trois femmes manœuvrent les pilons dans un unique mortier. Leurs mouvements sont si bien rythmés que jamais les bois ne



Le marché des poteries.

s'entrechoquent. Bientôt, les grains apparaissent revêtus d'une fine et transparente pellicule. C'est le bon riz rouge, le préféré des Malgaches. Il est, dit-on, plus riche en vitamines que le riz glacé des usines. Un dernier vannage circulaire enlève la poussière et les déchets, puis les mortiers sont retournés et rangés au pied de l'arbre. Sur la place abandonnée, s'attarde la volaille qui se dispute dans le sable les quelques bons grains perdus. Chaque ménagère rentre chez soi. Les feux s'allument dans la nuit tombante; la fumée bleuâtre filtre à travers les toitures: c'est la préparation du repas du soir.

Pendant que les familles des alentours se réunissent pour leur repas principal, nous entendons monter du prieuré, la voix des moniales chantant, en un très pur grégorien, des louanges au Maître de la création pour tous ceux qui ne songent pas encore à lui demander leur pain quotidien, personne ne leur ayant appris à prier. Quant à nous, c'est avec un enthousiasme fait de bonne volonté et de confiance que nous nous relançons à l'étude, pour devenir au plus tôt un lien vivant entre ces âmes qui ne connaissent pas Dieu et ces autres qui, en le contemplant, appellent l'avènement de son règne...



VERSION CHINOISE du BOUDDHISME

Par S. C. Chien

On n'a jamais classé la Chine parmi les pays vraiment religieux du monde. Les Chinois ont cherché à atteindre leurs plus profondes valeurs dans des systèmes de morale — comme le confucianisme — systèmes qui règlent la conduite de l'homme sans recourir à la métaphysique ou à la promesse d'un châtement ou d'une récompense après la mort.

Des religions qui ont influencé l'esprit chinois, le bouddhisme venu de l'Inde a gagné le plus grand nombre d'adeptes et perduré. Et pourquoi? Probablement parce qu'il existe des affinités entre la croyance bouddhique et la culture chinoise, les deux proposant une attitude pragmatique en face de la vie et l'attente de la réincarnation.

Aujourd'hui, on estime à six millions les partisans de Bouddha à Taïwan, soit la moitié de la population. Ces gens se réclament du bouddhisme mais sans appartenance à une secte précise. 200,000 personnes seulement s'affirment membres de sectes bouddhistes.

Les temples et les lieux de pèlerinage de l'île, au nombre de 1,875, se situent en des endroits privilégiés de la nature, propices à la sérénité. Le plus vaste temple est le Lung Shan, au district de Wan-hua, à Taipei. Il occupe à lui seul plus d'un demi-acre et son domaine est de même étendue. Lung Shan, célèbre pour ses colonnes merveilleuses et ses sculptures, fut élevé, il y a deux cents ans, par des colons de la province de Fukien et dédié à Kuan Yin, déesse de la miséricorde. Shih-tou-shan ou la Montagne de la Tête du Lion, à quatre-vingt-dix minutes d'auto de la capitale, est l'un des centres les plus intéressants du culte bouddhique: de sa base au sommet, des pagodes et des temples la recouvrent.



Tous les temples possèdent l'effigie de Càkya-Mouni ou Gautama, fondateur de la religion en Inde, d'Amitabha, l'un des principaux dieux, et de Kuan Yin. Cependant les bouddhistes accordent droit de cité à certaines divinités locales taiwanaises tels que Ma Tsu, déesse de la mer, et Ku Ti Kung, duc de la terre.

Cierges et encens brûlent nuit et jour devant eux. Les bouddhistes vont au temple pour demander la faveur des dieux, prier pour la guérison de leurs malades, appeler des bénédictions sur personnes et choses, sur le nouveau-né comme sur la nouvelle entreprise.

Les laïques, d'ordinaire, vont au temple le premier et le quinzième jour du mois lunaire. Ils apportent des fleurs et des fruits en offrande. Parfois, ils brûlent du papier-monnaie en l'honneur des dieux, ce qui pourtant n'est pas un rite bouddhique. Mais les bouddhistes ont l'esprit large et tolèrent les coutumes locales dans l'intérêt de l'harmonie.

L'anniversaire de Bouddha, 8 avril, compte parmi les événements commémorés par la masse.





La fête du Bain de Bouddha est aussi marquante: en cette circonstance, les croyants versent de l'eau sur une statue de Bouddha et par là sont lavés de leurs péchés.

Des bonzes et bonzesses assurent le service spirituel. Leur engagement a le sens d'une mission sacrée. Plusieurs s'y préparent dès la jeunesse.

Il y a, à Taiwan, 964 moines et 1,825 religieux bouddhistes. Au total 2,789. De ce nombre, 568 novices, dont l'âge variait de quinze à quatre-vingts ans, ont été reçus le 4 avril 1963, au temple Lin Chi de Taipei. La plupart se trouvaient toutefois dans la vingtaine. Onze écoles et collèges cléricaux se rattachent aux temples de Taipei, Taichung, Tainan, Kaohsiung, Hsinchu et Chungli. Ils offrent leurs cours aux novices qui se destinent à la vie religieuse.

Quiconque veut devenir bonze ou bonzesse doit se séparer du monde extérieur: défense de posséder des propriétés et de mener une vie privée; obligation d'avoir la tête rasée et, sur ce point, il n'y a pas d'exception pour les femmes.

Les autorités du temple déterminent une période pendant laquelle le candidat sera étudié. S'il est jugé apte et qu'il persévère dans son intention, il passe au noviciat. L'aspirant à l'ordination doit accepter les dix commandements de *sramanera*, lui enjoignant de se purger du mal et de s'engager dans les œuvres de piété et de miséricorde. On lui remet la tunique et le bol à aumônes, symboles de dépendance et de charité.

Trois cérémonies

Quand un novice est reconnu pour sa fidélité à l'observance des rites et des règles bouddhiques, il peut devenir selon le cas moine ou religieuse. Le règlement des bonzes comprend 250 articles, celui des bonzesses 348.

Une fois ordonné, le moine doit continuer à se perfectionner lui-même dans l'acquisition du *Sukhavati* ou paradis. Ce dernier pas franchi, il prête un nouveau serment à Bouddha. C'est la troisième cérémonie importante de plusieurs séries. Le moine passe alors au stage où il se perfectionne pour perfectionner les autres et atteindre lui-même à l'état de Bouddha. Il est tenu d'arborer trois marques de brûlures comme signes de sa dévotion renforcée et de son esprit de sacrifice. Certains bonzes exhibent jusqu'à douze cicatrices: c'est le maximum.

Le degré d'ancienneté d'un moine se décèle à sa tunique. Il y a trois classes de tuniques: celles de 9 à 13 morceaux, celles de 15 à 19, celles de 21 à 25. Le droit à la tunique de 25 morceaux exige 10 ans au service du bouddhisme.

Bonzes et bonzesses sont de stricts végétariens. Abattre des animaux et même manger des œufs leur sont interdits. Pour eux toute créature du règne animal porte en elle une chance de réincarnation. Par un progrès soutenu, un maringouin peut devenir un être humain.

La vie du moine est frugale et austère: lever à 4 h. 30; prières suivies d'une heure de méditation. Par cette méditation le moine établit son esprit en communion avec l'Un et l'univers. Puis il commence ses études.

L'après-midi, il se consacre aux autres. Il répond aux questions de ceux qui veulent connaître le bouddhisme ou rafraîchir leurs connaissances pour se renouveler dans la foi. A ceux qui cherchent la science il fournit des explications détaillées.

Différentes écoles

Le moine dirige les cérémonies habituelles et solennise les mariages bouddhistes. Un de ses devoirs principaux est d'officier aux funérailles.



Les bonzes récitent les « soutras ».



Bonzes et bonzesses y chantent les soutras ou les invocations accompagnées de musique.

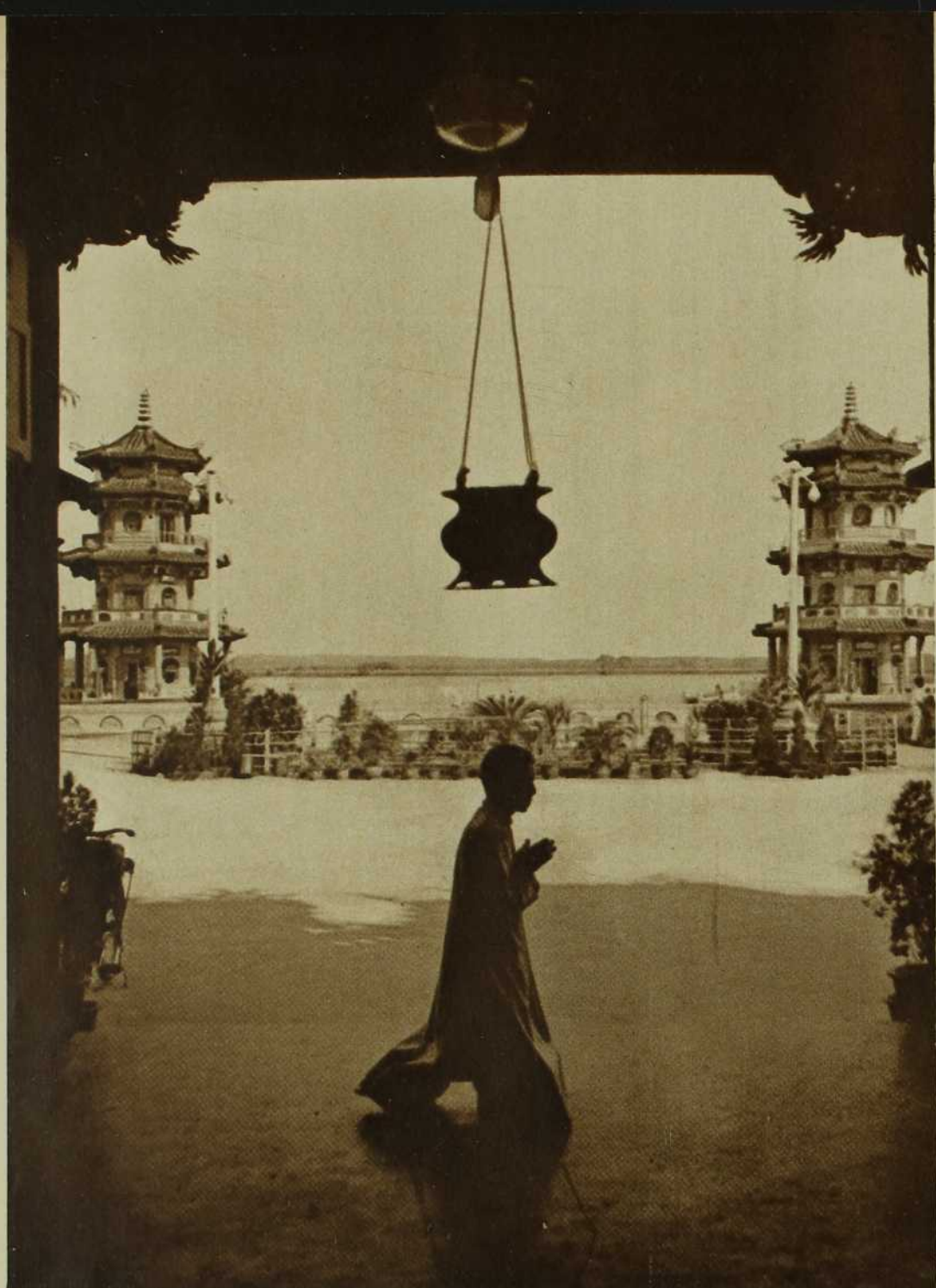
Les bouddhistes croient que leurs proches peuvent être délivrés des souffrances de l'enfer par les services célébrés pour eux.

Tous les bouddhistes travaillent à atteindre la *Sukhavati*, mais ils suivent différentes écoles de pensée et de pratiques religieuses.

Le bouddhisme a dix écoles ou sectes. Les écoles représentées à Taiwan sont la Ching Tu Tsung ou Ecole de la Terre Pure, la Chan Tsung ou Zen, la Chen Yen Tsung ou Ecole de la Parole Pure, la Tien Tai Tsung. La majorité des bouddhistes taiwanais appartiennent aux écoles de la Terre Pure et du Zen.

La Terre Pure proclame le salut par la foi, simple croyance en Amitabha, un des nombreux Bouddhas. Dès que l'esprit est libre de penser et la voix libre d'invoquer *Nahmo Omïto Fo* (Salut, Amitabha Bouddha), le salut est proche. L'invocation doit être continuelle autant que possible.

L'esprit concentré sur Bouddha est supposé dé-



barrassé du désir charnel et conditionné à accueillir une foi éperdue en la grâce salvatrice de Bouddha. Cette foi naît en tous ceux qui se présentent avec humilité.

A travers la foi obtenue par l'intercession d'Ami-tabha Bouddha, l'homme découvre un raccourci vers la Terre Pure de l'éternelle bénédiction. Par

cette foi, le voilà délivré du *karma* et de la métem-psycose.

La plupart des bouddhistes de Taiwan sont de cette école qui préconise l'approche la plus simple du *Sukhavati* et n'exige pas la connaissance des sôtras.

L'Ecole Chan Tsung, mieux connue des Occi-

dentaux et des Japonais sous le nom de Zen, recrute ses adeptes parmi les intellectuels. Elle déclare que le salut trouve son achèvement dans l'illumination intérieure et soutient que cette vue du dedans se produit tout à coup.

La méditation s'accomplit au moyen de la discipline physique et mentale. La discipline physique demande une atmosphère sereine. On pratique la méditation dans une position assise et l'immobilité absolue. La position des mains et des pieds, même le rythme de la respiration doivent être réglés.

Celui qui médite avec succès acquiert la maîtrise de son esprit et tend vers l'état d'illumination.

Le bouddhisme a une double doctrine selon ses deux objectifs. Quand il ne s'occupe que du salut individuel, on le nomme le bouddhisme Hinayana ou du Petit Véhicule; quand il dépasse les limites du salut individuel et se soucie du bien spirituel de tous, il devient le bouddhisme Mahayana ou du Grand Véhicule.

L'image suggérée par le mot véhicule est exacte: elle comporte une idée de transport. De fait, les deux véhicules transportent les humains, de ce monde agité à l'autre, ou vers le but ultime, le nirvâna.

Le Petit Véhicule implique le salut personnel, tandis que le Grand vise à être sauveur.

A Taïwan et dans presque toutes les parties de la Chine, l'Ecole Hinayana n'a pas eu de vogue en dépit de sa popularité dans l'Inde. L'Ecole Mahayana domine, car les sectes de la Terre Pure et du Zen relèvent du Grand Véhicule.

La philosophie bouddhique a marqué la vie chinoise. Ses idées, ses attitudes vis-à-vis l'existence, ses valeurs, ont influencé des centaines de millions d'individus.

Le concept de l'immortalité par la réincarnation a connu une popularité universelle en Chine. Lettrés et illettrés, presque tous les Chinois croient qu'ils renaîtront après leur mort. Lin Yutang a écrit, dans *Mon Pays et mon Peuple*, que le bouddhisme a conquis la Chine comme une philosophie et comme une religion: une philosophie pour les savants et une religion pour le peuple.

Hommes et femmes partagent la même foi bouddhique mais d'une manière différente. Les hommes regardent comme une perte de temps les visites fréquentes aux temples, et les cérémonies ne les enthousiasment pas. Pour eux la religion est plutôt une philosophie qu'une pratique.

Des savants chinois se sont faits eux-mêmes *chussu*: ce sont des intellectuels qui vivent dans la retraite bouddhique mais sans devenir bonzes.

Les femmes sont plus religieuses que les hommes et plus fidèles observatrices des rites. Elles tiennent à l'oratoire familial, récitent beaucoup plus de

Nah mo Amitabha et peuvent chanter les soûtras sans y rien comprendre. Pour elles, la foi seule conduit au nirvâna.

Les femmes cherchent la faveur de Bouddha avec force prières et supplications; cependant cela n'empêche en rien leur pragmatisme. Elles peuvent lancer les morceaux de bambou divinatoires autant de fois qu'il le faudra pour obtenir une combinaison favorable.

Dans presque toutes les fermes de Taïwan, pendue au mur de la chambre où l'on vénère les ancêtres, se voit une image de Kuan Yin, la déesse qui retarda son entrée au nirvâna afin de pouvoir aider les humains.

L'organisation bouddhique

A Taïwan, l'influence bouddhiste a joué en faveur des animaux de boucherie. On craint de déplaire aux dieux en les tuant, et bien des gens s'abstiennent toute leur vie de manger du bœuf. Ils considèrent les services précieux que rend la vache et croient qu'abattre un animal qui travaille tant pour l'homme, constitue un acte d'ingratitude.

Le mouvement bouddhiste dans l'île est sous la direction de l'Association Bouddhiste réorganisée en 1952. Cette dernière enrôle 35,935 personnes et près de 1,000 membres de groupes. Elle dirige des collèges, instituent des conférences et soutient des activités éducationnelles.

Sous la dépendance de l'Association se trouvent 9 comités spéciaux, une filiale provinciale de cette même association et 20 sous-filiales dans les villes et les comtés. Une commission spéciale accorde les bourses d'étude collégiales.

Le travail des filiales et des sous-filiales varie: quelques-unes poursuivent des activités charitables et secourent tous les miséreux sans égard à leur credo. D'autres forment des chorales pour chanter les chants bouddhiques et contribuer par là à propager la religion.

L'Association met l'accent sur l'éducation. Par elle-même et ses filiales elle subventionne des classes pour l'enseignement aux analphabètes, aux enfants d'âge pré-scolaire et aux aborigènes.

L'Université Nationale de Taïwan, à Taipei, donne un certain nombre de cours sur le bouddhisme et sa philosophie. Les bouddhistes projettent l'établissement de leur propre université.

Il se publie douze revues bouddhiques. La plus ancienne Hai Chao Yin ou « Le Bruit de la Marée » remonte au tournant du siècle. Le magazine mensuel *Bodhedrum* tire à des milliers d'exemplaires. Ces publications se répandent largement dans le Sud-Est Asiatique, en particulier à Ceylan, en Thaïland et au Cambodge.

Pendant que le bouddhisme prospère dans l'île,

il est supprimé sur le continent par les communistes. Beaucoup de bouddhistes ont été contraints d'abjurer, et leurs organisations ont été dissoutes.

En 1940, avant l'ère communiste, près de la moitié de la population chinoise adhérait au bouddhisme. L'Association bouddhiste comptait 4,260,000 membres. Bonzes et bonzesses excédaient 500,000.

Les moines de cette époque allaient de monastère en monastère. Ils étaient accueillis partout d'après la coutume du *Kuatan*, terme qui se traduit par « celui qui suspend ses possessions ». Pour les moines leurs possessions se résumaient aux tuniques et au bol d'aumônes.

Vastes monastères

Les monastères étaient très vastes. Ceux de Pu-to, Wu-tai, O-mei et Chiu-hua recevaient des milliers de moines. Tant qu'un moine observait les règlements du monastère, il pouvait y demeurer à sa guise et même y devenir abbé.



Les rites bouddhiques du continent, conservés dans toute leur pureté, différaient assez de ceux en usage à Taïwan. L'adoration des divinités ne se rencontrait que rarement.

Les sectes et les écoles de pensée étaient les mêmes. La majorité des croyants continentaux appartenait au Zen et à la Terre Pure.

Les communistes ont supprimé toutes les religions. Quoi qu'il en soit, les bouddhistes de Taïwan disent que leurs frères du continent continuent de croire et de pratiquer en secret leur religion. Le communisme ne peut détruire si vite l'œuvre de 2,000 ans.

L'entrée du bouddhisme en Chine se perd dans l'antiquité. Des textes, qui ne sont pas des légendes, racontent que des pèlerins revenaient de l'Inde en Chine, l'an 65 après Jésus-Christ. Ils y avaient été envoyés quatre ans plus tôt par l'empereur Ming de la dynastie Han (23-221 après Jésus-Christ). Ils ramenaient avec eux un cheval chargé de livres sacrés et de reliques. Deux moines indiens les accompagnaient.

Dans la suite, les échanges entre savants chinois et indiens inclurent des personnages éminents tels que Kumarajiva (4^e siècle), Fa Hsien (5^e siècle), Bodhidharma (6^e siècle), Hsuan Chuang (7^e siècle).

Le plus connu est peut-être Hsuan Chuang. Né l'an 600, alors que le bouddhisme atteignait son apogée en Chine, il devint bouddhiste en 620. Avant son départ pour l'Inde, en 629, il s'était acquis la renommée de savant. Il demeura en Inde seize années dont cinq passées à Nalanda où il étudia la subtile philosophie du bouddhisme appelée Vijnanavada. L'an 645, il rentra dans son pays, y rapportant des livres bouddhiques à la traduction desquels il travailla jusqu'à sa mort en 664.

Vers le septième siècle, le bouddhisme végétait au lieu même de sa naissance. Plus rares se firent les missions indiennes en Chine. Par ailleurs, les bouddhistes chinois ne voulaient plus se contenter de traductions. Les Chinois créèrent donc leur propre littérature bouddhique, et sans peine, car les penseurs d'alors adhéraient au bouddhisme.

Changements chinois

Le bouddhisme commença à se modifier au contact de la pensée et des traditions chinoises. Le bouddhisme orthodoxe soutient que le monde est vanité, simple illusion de l'esprit. Mais pour les philosophes chinois le monde est réel: on ne saurait l'abandonner. Les bonnes œuvres faites durant la vie conduisent au salut.

D'anciens bouddhistes de l'Inde maintinrent que beaucoup de gens ne possédaient pas la nature de Bouddha et ne pouvaient par conséquent atteindre

à l'état de Bouddha. Les Chinois, eux, croyaient que tous possédaient la nature de Bouddha et qu'en autant qu'ils se repentaient de leurs péchés, le chemin de la perfection leur restait ouvert. Même un boucher, qui avait péché gravement en tuant, pouvait parvenir à l'état de Bouddha s'il renonçait à son couteau.

Au huitième siècle, il y avait dix dénominations bouddhistes en Chine dont trois d'origine chinoise et inconnues en Inde. C'étaient Huan-yen, Tien-tai et Chan; elles se retrouvent aujourd'hui à Taïwan.

Le bouddhisme a aussi changé la Chine. La plupart des penseurs professaient que la vie vaut d'être vécue et renferme des possibilités de bonheur. Les confucianistes montraient un optimisme particulier au sujet de la nature humaine. Ils se préoccupèrent du problème de rendre la société meilleure mais pas tellement du problème de l'autre vie.

Avec l'apparition du bouddhisme de nouveaux concepts se posèrent: les divinités, la transmigrations des âmes, la vie après la mort. L'horizon spirituel des Chinois s'élargit. La Chine acquit une cosmologie et de nouvelles formes d'un rituel religieux.

Apport taïste

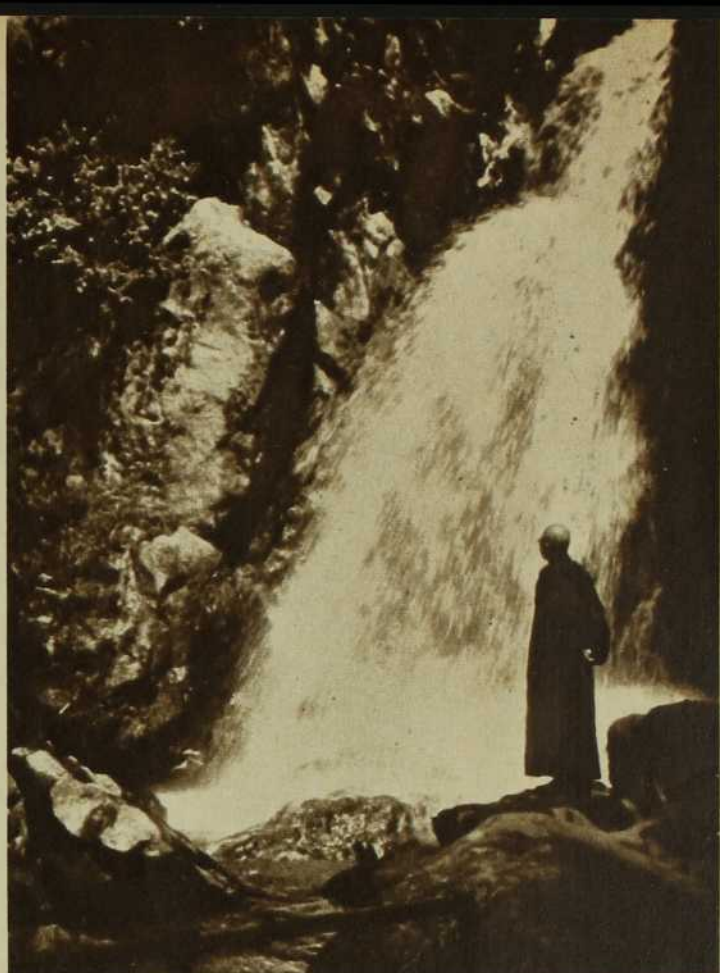
Le taïisme et le bouddhisme, semblables sous plusieurs rapports, s'influencèrent l'un l'autre. La terminologie taïste fut très employée dans la traduction de la littérature bouddhique et les divinités taïstes adoptées. Taïisme, confucianisme et bouddhisme s'enrichirent mutuellement sans perdre toutefois leur identité propre.

Le bouddhisme marqua les Lettres chinoises. A partir de la dynastie Tang, le roman doit beaucoup, dans son inspiration, à la littérature bouddhique.

La vie de Hsuan Chuang, dramatisée, fournit la trame du roman *Hsi-yu-chi* ou le « Le Récit d'un Voyage au Paradis de l'Ouest ».

Le bouddhisme posa son empreinte sur l'architecture et la sculpture. La pagode est de pure origine indienne. Elle se voit dans chaque ville et village de Chine. Aux premiers âges, la Chine ne connaissait que l'art de la gravure sur pierre. Le bouddhisme lui donna la sculpture.

Les bouddhistes de Taïwan se considèrent comme les dépositaires d'une grande religion dont le retour sur le continent s'effectuera avec le retour de la liberté politique. Ils croient que l'esprit des masses populaires chinoises n'a pas changé et que l'effort communiste pour intensifier l'athéisme a échoué.



**Un moine bouddhiste contemple
la nature à la cascade de Wulai.**

Les Chinois ne sont pas un peuple des plus métaphysiciens. Leur génie est tourné vers la vie et l'organisation de la société présente plutôt que vers la spéculation sur l'avenir. Cependant les solides principes de l'éthique chinoise requièrent la foi en quelque chose de plus qu'en une existence animale et sans but. L'islamisme et le christianisme ont aussi pris racine en Chine, mais le bouddhisme est infiniment plus répandu et il reprendra ses positions quand le communisme disparaîtra.

Le révérend Pai Shing remarquait: « Avec notre retour sur le continent, des millions retourneront aux temples. C'est pour cette heure que travaillent et prient les bouddhistes de Taïwan. »

(Traduit de l'anglais et reproduit de *Free China Review*, mai 1963.)





KOWLOON

PLUS GRAND QUE BOUDDHA

Par Sr Saint-Jean-de-l'Eucharistie¹, m.i.c.

Une fois le mois, je visite une vieille amie chinoise qui me reçoit toujours avec une dignité de reine. Pour la circonstance, elle revêt une belle robe chinoise de satin noir et coiffe un bonnet noir, également de satin, et brodé de jolies fleurs.

En février, pour ses quatre-vingt-un ans, je lui apportai des roses fraîches, don d'une autre amie de Hong Kong qui me conduit dans sa voiture quand je veux me rendre au village éloigné de Yee Yuen Ping Shek où demeure l'octogénaire. Car le chemin n'est ni facile ni uni. Au village même, il n'y a pas de rues mais des allées encombrées d'enfants, de petites gens occupées à teindre ou à laver, et de quantité de poules, de canards, de chiens et autres animaux que possèdent ici les pauvres.

Cependant, la maison de ma vieille amie est en pierre et plus grande que les autres. On y accède par un escalier. A l'intérieur, c'est propre et bien rangé. L'hôtesse de ces lieux est assise sur sa chaise et me serre affectueusement la main, me disant sa joie de me revoir. Nous prenons le thé ensemble. Elle me parle de sa fille qui enseigne à notre école Tak Sun, et de son fils, comptable dans une entreprise industrielle chinoise. A l'entendre, ce sont les meilleurs enfants du monde, et je n'en doute pas, car la mère est si bonne.

Comment j'ai connu ma vieille amie? Il y a cinq ans, je préparai sa fille au baptême. Institutrice depuis plusieurs années à notre école de Kowloon, elle se distinguait par sa compétence et sa conscience professionnelles. Devenue catholique, elle conserva l'habitude de me visiter pour me redire sa gratitude. Un jour, elle me demanda d'aller voir sa mère. C'est ainsi que j'appris le chemin de Yee Yuen Ping Shek. Petit à petit et l'amitié aidant, je causai religion avec cette grande dame, bouddhiste fervente. Des bouddhas s'alignaient sur une tablette où brûlait de l'encens.

— Comment abandonner des bouddhas que je sers fidèlement depuis quarante années? me dit-elle. J'ai été honnête et charitable... J'ai jeûné et je jeûne encore...

— C'est très bien tout cela puisque vous ne connaissiez pas le Christ. Mais si les bouddhas étaient ici, ils vous diraient que Jésus est plus grand qu'eux, bien au-dessus d'eux.

Grand-mère réfléchit et, parce que le secours de la grâce ne manque jamais aux âmes de bonne volonté, elle manifesta le désir d'être baptisée.

Après avoir consulté un prêtre, je l'ondoyai avec joie et respect. Elle montra un bonheur d'enfant: les idoles disparurent de la tablette avec l'encens.

Ce jour-là, mon amie de Hong Kong lui avait apporté de belles roses. La nouvelle chrétienne les respira longuement et s'exclama: « Elles sont vraies. Ce ne sont pas des roses artificielles. » Alors j'ajoutai: « Un peu comme Jésus qui est vrai tandis que les bouddhas ne le sont pas! »

Ma vieille amie reprit des forces, si bien qu'un bon matin elle se leva avant ses enfants et voulut laver elle-même leur cour-miniature. Elle fit un faux pas et s'infligea une fissure à la hanche. Comme la douleur la tourmentait, je craignis que cette bouddhiste d'hier n'attribuât son malheur au mécontentement des bouddhas. Mais pareille pensée n'a pas même effleuré son esprit: elle continue à aimer Jésus et à croire qu'il est plus grand que Bouddha.

Je réussis à lui obtenir un lit à l'Hôpital Sainte-Thérèse. La bonté des Sœurs de Saint-Paul de Chartres acheva le travail spirituel amorcé. Ma vieille amie a été confirmée et admise aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Deux fois, le bistouri tenta de remettre sa jambe à neuf. Vainement.

Un jour, elle dit à sa fille: « Tout ce qu'on m'a dit des souffrances endurées par Jésus me fait honte. Qu'est-ce que je souffre en comparaison de ce qu'il a souffert? »

Priez avec ma vieille amie, pour que son fils reçoive à son tour l'illumination de la grâce et reconnaisse que le Christ est plus grand que Bouddha.

¹ Jeanne Moquin, d'Eastman.



BOND EN AVANT DE L'ÉCOLE GOOD HOPE

Le 17 janvier, avaient lieu l'ouverture officielle et la bénédiction de notre nouvelle école secondaire Good Hope.

Après une année de sécheresse extrême, la pluie tombait depuis quelques jours et semblait devoir continuer. Mais le soleil voulut bien prêter sa collaboration pour la durée de la fête.

Près de cinq cents invités assistèrent à la cérémonie qui se déroula en la salle servant d'auditorium temporaire. L'honorable Peter Donohue, directeur du Bureau de l'Éducation de Hong Kong, fut accueilli à Good Hope par S. Exc. Mgr L. Bianchi, évêque du diocèse, le R. P. Francis Hsu, directeur du Centre catholique, M. P. I. Price, le R. P. Aletta, curé de la paroisse Sainte-Famille, Mère Marie-Emmanuel, m.i.c. ¹, supérieure régionale, et Sœur Sainte-Denise ², directrice de l'école.

A l'entrée principale, l'honorable Peter Donohue dévoila une plaque commémorative et Mgr Bianchi

récita les prières rituelles implorant les bénédictions du Seigneur sur cette maison d'éducation.

Après le chant de l'hymne national, les représentants de l'Église et du Gouvernement allèrent prendre place sur l'estrade. Le Père Hsu présenta les hommages de l'école. Il évoqua l'histoire de Good Hope liée en quelque sorte à l'expulsion des missionnaires de l'Immaculée-Conception, de Canton, en 1952. Il rappela que les Sœurs, à la vue de la foule d'enfants non admis dans les écoles, faute de place, avaient refusé le congé au Canada offert par leur Maison Mère et, après les démarches nécessaires, avaient obtenu du Bureau de l'Éducation, la permission de commencer une école, rue Waterloo.

Dès le mois d'août 1955, elles déménagèrent dans une bâtisse neuve, construite au flanc du Pic de Kowloon, sur un terrain donné par le Gouvernement. En septembre de cette même année, le chiffre des inscriptions s'élevait à 394; l'année suivante, il atteignait 860, tandis que, rue Waterloo, l'éta-

S. Exc. Mgr L. Bianchi,
Sr Marie-Céline, m.i.c.,
le R. P. Frs Hsu
et l'entrepreneur, M. Yipp,
à l'occasion de l'ouverture
de l'école Good Hope.



Mère Régionale accompagne
l'Honorable P. Donohue
dans la visite de l'École.



blissement devait être maintenu avec 479 inscriptions.

A cette population étudiante il fallut songer à offrir la possibilité d'accéder au cours secondaire. Grâce à la générosité du gouvernement de Hong Kong, qui consentit un prêt sans intérêts et assumait le nivellement d'un coin de la montagne, la Communauté entreprit la construction de l'école secondaire Good Hope.

Aujourd'hui le total des inscriptions se chiffre à 2,426, dont 810 au cours secondaire, 1,000 au cours primaire chinois (en 2 sessions). Le cours primaire anglais compte 990 places.

Le R. P. Hsu exprima la gratitude du personnel de Good Hope envers le Bureau de l'Éducation qui a immensément contribué à l'expansion de l'école. Il remercia l'architecte M. W. Szeto et l'entrepreneur M. Ching Hing pour la perfection des plans et de la structure.

Le Directeur de l'Éducation procéda à la remise des certificats aux finissantes et à l'attribution des bourses d'étude aux élèves les plus méritantes des cours primaire et secondaire. Il prit ensuite la parole. Comme son mandat à Hong Kong s'achève, il profita de cette circonstance officielle pour louer la très large contribution de l'Église catholique au domaine de l'éducation, spécialement ces dix dernières années. « En qualité de Directeur de l'Éducation, dit-il, je me sens incapable d'exprimer assez mes remerciements aux Communautés religieuses qui, sous la conduite de leur évêque, ont tant fait pour l'avancement de l'éducation dans la colonie. En termes concrets, je ne puis que signaler les splendides écoles primaires et secondaires érigées un peu



**Le Directeur de l'Éducation
remet un prix à l'une des étudiantes.**

partout, avec l'aide du gouvernement, toujours accordée gracieusement aux corps responsables.

« Le plus important toutefois, observa-t-il, ce n'est pas tant la beauté des édifices ni le raffinement de l'outillage des laboratoires ou autres salles de science, mais l'attitude d'esprit qui s'acquiert par les exemples placés sans cesse sous les yeux des élèves. Nous tous, qui sommes ici cet après-midi, nous avons l'expérience de nos années d'étude, et quelques-uns sont même des professionnels de l'enseignement. Moi-même, j'ai enseigné en Angleterre et ailleurs, nombre d'années, et je suis convaincu que l'exemple d'un professeur, exemple conscient ou non, exerce une grande influence sur l'esprit peu développé encore, mais éminemment clair et perceptif, de l'enfant normal. Influence qui s'étend même en dehors des classes. »

S'adressant alors aux jeunes, il leur livra ce message: « Je vous dirai donc, chères étudiantes qui

m'écoutez, que vous devez vous regarder comme vraiment privilégiées d'être sous la garde et la direction des Missionnaires de l'Immaculée-Conception, car vous étudiez dans une école moderne, bien aménagée, où la qualité de l'enseignement est excellente, et comme preuve: ce défilé de diplômées et de boursières. Mais surtout vous recevez, dans cette institution, un exemple de vraie bonté, de générosité et d'oubli de soi qui ne manque pas, dès maintenant et pour la vie, d'avoir sur vous les plus heureux effets. Je parle ici des Missionnaires de l'Immaculée-Conception qui, comme leurs Sœurs en maints endroits de la terre, ont voué leur vie au service des autres. La formation morale dont vous êtes l'objet vous gardera bien préparées pour les épreuves, non plus de vos examens écrits, mais de celles que vous réserve l'avenir. »

**Miss Teresa Fung et Miss Therese Chan,
professeurs au Cours Secondaire.**



La chorale de l'école exécuta, sous la direction de Sœur Monique-d'Ostie ¹, le *Magnificat* de R. De-lamarre, et *All Things are Thine* de D. MacMahon. Au nom de la population scolaire, une étudiante prononça quelques mots de remerciement, après quoi la chorale entonna le chant particulier de Good Hope, et ce fut la visite de la maison. Le Directeur de l'Education s'intéressa à tout, même aux détails, et prit plaisir à causer avec les grandes qui servaient de guides. Il félicita spécialement les chanteuses pour la perfection de leur art.

Un délicieux goûter, généreusement offert et servi par le personnel du *Peninsula Hotel*, attendait les invités à la salle de récréation du cours primaire. Tous se retirèrent satisfaits de l'organisation de l'école.

Sitôt les dernières voitures parties emportant amis et bienfaiteurs, la pluie, si précieuse et bien-faisante, recommença de plus belle à inonder la ville de Hong Kong qui connaît souvent le problème de la disette d'eau.

Telle fut la fin d'un jour parfait qui marque, dans l'histoire de Good Hope, un bond formidable en avant.

Sœur Saint-Jean-l'Evangeliste ², m.i.c.



Groupe de diplômées.

¹ Mamie Martel, de Québec.

² Gertrude Campbell, de Bedford.



Le jour de l'ouverture de l'Ecole,
M. et Mme Martin Lam visitent les locaux.



EXPOSITION SUR LA VOCATION

Le Club *Serra* de Hong Kong, membre du *Serra* international, est une société formée de laïques catholiques, hommes d'affaires ou professionnels, et dont le but est de promouvoir le catholicisme et de cultiver les vocations.

L'élément catholique de la population de Hong Kong augmentant toujours, les prêtres manquent pour répondre à ses besoins spirituels. De même de nombreuses écoles, des hôpitaux, des orphelinats et des institutions de bienfaisance requièrent les services de plus de religieux et de religieuses. Face à cette situation, S. Exc. Mgr Lawrence Bianchi, évêque de Hong Kong, a chargé le Club *Serra* d'organiser une exposition sur la vocation sacerdotale et religieuse. Vingt-six congrégations ont répondu à l'appel et présenté les différents aspects de la vie et des œuvres de ceux qui ont mis leurs pas dans les pas du Christ.

L'exposition se tint en la salle de bal de l'hôtel-de-ville, du 31 mars au 2 avril. Le meilleur esprit fraternel y régna. On ne parla ni de concurrence, ni de rivalité, ni de prix à gagner; on essaya tout simplement de découvrir aux jeunes la plus belle carrière et d'éveiller chez eux le goût du don de soi.

Notre communauté y avait un stand, réalisation, de Sœur Jeanne-Leber¹ qui a déjà participé au Canada à une dizaine d'expositions, entre autres à celle du Centenaire de l'Immaculée Conception au Cap-de-la-Madeleine.

Plus de 15,000 étudiants ont visité l'exposition nouveau genre du Club *Serra*. Combien ont été touchés? C'est le secret de l'Esprit-Saint: le domaine de la grâce échappe à l'investigation statistique.

Sœur Blandine-de-Jésus², m.i.c.



D'où vient la musique d'Amérique Latine ?

Plusieurs faits attestent que la musique d'Amérique Latine est d'origine orientale: la similitude de ses mélodies avec celles de la Chine et de l'Égypte; la parenté aussi de ses instruments: syrinx ou flûte de Pan, trompettes faites de coquilles de mer comme en mentionne l'histoire du Rama hindou, instruments préhistoriques du Yucatan et du Pérou. La céramique et la peinture laissent voir que la danse et la musique jouaient un rôle très important dans les cérémonies rituelles des peuples américains. La tradition orale montre que les coutumes ancestrales des fêtes et des funérailles ont été conservées jusqu'à nos jours sans aucune variation. La musique en usage dans ces circonstances est généralement imprégnée de nostalgie. Chaque peuple a ses traits musicaux: on peut constater l'identité des origines mais tout aussi bien le cachet distinctif des manifestations extérieures quant à leur modalité et aux coutumes.

LA MUSIQUE EN BOLIVIE

Par Sœur Saint-Martial, m.i.c.

(Constance Charette, de Sudbury, Ont.)

L'histoire du royaume des Incas parle d'une ère musicale avant la conquête espagnole. Cet empire s'étendait depuis l'Océan Pacifique jusqu'au Chili en passant par l'Equateur, le Pérou et une partie de la Bolivie. Les autochtones aimaient beaucoup la musique, élément indispensable de toutes leurs cérémonies religieuses et profanes. Danses et mélodies s'accompagnaient d'une espèce de flûte fabriquée dans la tige du bambou et d'instruments à percussion ou tambours de différentes grandeurs.

Comme chez tous les peuples anciens, la musique était intimement liée à la poésie et à la danse, les paroles revêtent toujours un sens profond. Parmi les cérémonies et fêtes populaires les plus célèbres, citons: l'*Inti Raymi* fête du dieu du Soleil, la *Cusquiraymi* jour où l'on invoquait les dieux pour sauver les récoltes de la gelée, la *Situa* qui avait pour objet la protection des habitants contre les épidémies.



Deux Indiens jouent de la « Ken » et du tambour, instruments de fabrication domestique.

Le système de la musique des Incas se basait sur la gamme de cinq sons. Musique au caractère mélancolique, reflet du milieu géographique lequel prêtait à la méditation et à l'isolement; musique martiale et guerrière aussi au rythme fortement marqué.

Aujourd'hui encore la musique folklorique de la Bolivie subit l'influence de l'échelle *pentatonica* incaïque et du folklore de l'Argentine.

Avec les conquistadores

La conquête espagnole introduisit la musique européenne sur le continent américain. Les missionnaires catholiques qui vinrent en même temps que les conquistadores contribuèrent au perfectionnement de l'art musical indigène. On rapporte que saint François Solano, qui était violoniste, se servit de son art pour attirer les diverses tribus à la religion. Plus d'un aborigène, dit-on, sortit de la forêt en entendant les airs de violon que le missionnaire jouait, dans ce dessein, sur le bord des rivières.

Tous les prêtres européens discernèrent les dispositions exceptionnelles des natifs pour la musique et la danse. Tout en combattant les pratiques païennes, ils essayèrent de développer chez leurs néophytes ce sens musical inné. Plusieurs orchestres furent organisés avec les instruments du pays, grâce surtout à l'initiative des jésuites en ce domaine.

Comme conséquence des transformations musicales en Amérique Latine, la Bolivie possède deux genres distincts : la musique autochtone, la musique créole ou métisse. Ses instruments sont les mêmes que ceux des autres pays américains : grelot, tambour, tambour basque, crécelle, grosse caisse, cymbales, sifflet, flûtes, trompettes.

Retour aux sources

Vers la fin du dix-neuvième siècle, en réaction nationaliste, les anciennes mélodies furent revisées et prirent un tournant poétique: un intérêt intense pour la musique du pays s'instaura.

Les races Quechua et Aymara se distinguent par leur sens musical. Toutes deux ont fait passer dans leur musique l'esprit et le caractère de leur race très opposée l'une à l'autre: la première est très réservée et mélancolique, la seconde plus vigoureuse et animée.

Toujours original
dans son costume
folklorique.



La musique bolivienne prend des expressions spéciales suivant les zones géographiques lesquelles influent sur l'état émotif de leurs habitants. Dans la zone des montagnes où se situent les départements d'Oruro, de Potosi et d'une partie de La Paz, la musique est mélancolique et d'un rythme saccadé mais vigoureux, à l'image de la monotonie et de la rudesse de l'Altiplano. Dans la zone des vallées englobant Cochabamba, Chuquisaca et une partie de Tarija, la musique a plus de vivacité, et ses phrases très douces s'étendent davantage. Les fêtes, gracieuses et colorées, s'harmonisent au paysage riant et paisible. Dans la zone des plaines, qui inclut les départements de Santa Cruz, Béni et Pando, la musique devient très joyeuse, sans nulle confusion ni mélancolie, tout comme la région d'une remarquable beauté.

Notons encore que chaque département a des pièces musicales, des chants et des danses propres à ses fêtes populaires.

Musique de haute culture

Un mouvement très prononcé pour la musique de haute culture a pris naissance ces dernières années. Cependant les candidats qui s'orientent de ce côté, doivent s'expatrier pour leur perfectionnement, car le pays n'offre pas encore les développements nécessaires. Malgré cela, la Bolivie compte plus d'une vingtaine de compositeurs de renom qui ont voyagé à l'étranger.

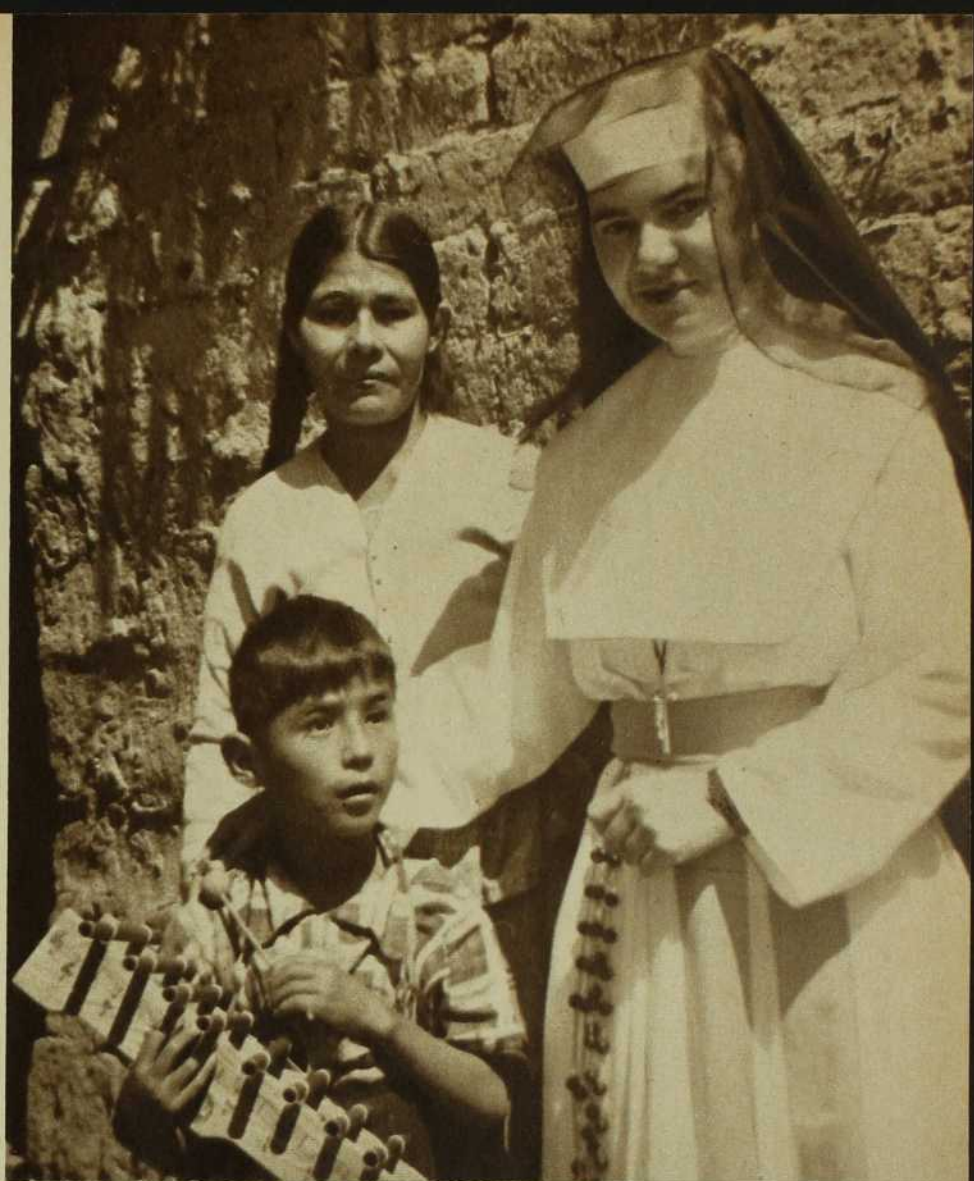
L'art, dit-on, est une vertu de l'intelligence qui consiste à imprimer une idée dans une matière. N'est-ce pas l'essence même de la science des sons qu'on appelle musique? Un jeune virtuose bolivien illustre bien actuellement cette notion de l'art. Il s'agit d'un fils de Cochabamba au nom prédestiné et mélodique de LA RE DO.

Jaime (Jacques) Laredo naquit le 7 juin 1941. Il n'avait pas cinq ans qu'il connaissait déjà les rudiments de la musique. A six ans, il faisait vi-



Festival en Bolivie.

Sœur Pierre-Hector
(Mariette Landry,
de Joliette)
écoute avec plaisir
la musique bolivienne.



brer *Sainte Nuit* sur son premier violon reçu en cadeau à Noël.

Il commença dès lors ses études musicales. Son professeur conseilla bientôt à ses parents de l'envoyer aux Etats-Unis pour y développer un talent vraiment extraordinaire.

Devant la perspective d'un brillant avenir pour son fils, Don Eduardo, lui-même directeur d'une école de musique, accepta le sacrifice de s'expatrier et partit pour San Francisco avec son épouse et leurs trois enfants, Martha, Eddy et Jaime.

Le jeune violoniste fit de rapides progrès sous la direction des meilleurs maîtres américains. A l'âge de huit ans, il apparaissait pour la première fois en public dans un récital à Sacramento, Californie. A onze ans, il jouait avec la Symphonie de San Francisco dirigée par Fiedler. A quatorze ans, il donnait un récital à la Salle des Amériques de

l'Union Panaméricaine à Washington. En 1956, il accomplissait une tournée au Pérou, en Bolivie et à Porto Rico. Le 31 mai 1959, il s'acquitt une renommée mondiale en remportant le prix du Concours international de Musique, prix offert par la reine Elisabeth de Belgique et attribué par un jury de quatorze violonistes célèbres dont Oistrakh, Menuhin, Francescatti, Szigeti, Calamian et Grumiaux.

La Bolivie, fière de cette gloire nationale, émit des timbres commémoratifs de l'événement. Jaime Laredo est vraiment la gloire de sa patrie. Quoiqu'il habite les Etats-Unis depuis son enfance, il n'a pas voulu adopter la nationalité américaine. Modeste et sans prétention dans le succès et la célébrité, il se nomme toujours « Jaime Laredo de Bolivie ».



LES PLAINES TROPICALES

La Bolivie se découpe en trois régions qui offrent des contrastes marqués quant au climat, au caractère, à l'aspect et à la production: la région élevée des montagnes où l'homme est en butte à l'inclémence de la température et à la pauvreté du sol; la région des vallées au climat propice et incomparable; enfin la région des plaines tropicales.

C'est cette dernière que je connais le mieux pour y avoir vécu depuis quelques années. Je l'aime déjà comme une seconde patrie.

Aspect géographique

Cette région, la plus étendue et la plus basse, amorce la formation des vastes plaines tropicales de l'Amérique du Sud. Elle occupe 800,000 km², presque les deux tiers de la superficie de la Bolivie partant du pied des Andes et allant vers l'est jusqu'à se confondre avec les forêts du Brésil. La région comprend les départements du Beni, de Santa Cruz, du Pando, et les colonies de l'Orient et du Chaco.

En cette zone de la Bolivie, la vie humaine se lie intimement à la nature. La population est typique et assez différente de celle du reste du pays. Les descendants des conquérants, sans presque aucun métissage, et une infinité de tribus primitives, encore mal intégrées à la nation, ont la propriété des terres.

La région des plaines, malgré ses ressources naturelles profitables à l'homme, est la partie la moins peuplée du pays: à peine 400,000 habitants. Elle ressemble beaucoup aux régions centrales des continents ayant une zone tropicale. On peut la comparer à la région des Grands Lacs de l'Afrique et aux jungles de l'intérieur de l'Inde. Avec ses bois épais, ses torrents inexplorés et d'origine inconnue, ses animaux sauvages, elle influence l'existence de l'homme. S'il y trouve des richesses incalculables, par contre la force des éléments ne lui permet pas



Maison des Sœurs à Santa Cruz.

d'arriver aux conditions nécessaires pour une vie supérieure et cultivée.

Partout le climat est éminemment chaud. Le vent du nord et le vent du sud dominant: le premier, ardent; le second, froid et qui abaisse la température normale. Les pluies abondantes procèdent de l'Atlantique et se font plus fréquentes en décembre, janvier, février et mars.

Ressources

Il y a de nombreuses espèces d'animaux, les uns utiles, les autres dangereux comme le puma, le serpent, le caïman. L'élevage des bêtes à cornes est important. Les pâturages de Santa Cruz et du Beni s'y prêtent, favorisés qu'ils sont par d'excellentes prairies, un climat approprié, le bas prix des terres. Dans cette région, on pourrait construire de grands établissements de campagne semblables à ceux de l'Argentine.

Actuellement l'élevage du bétail passe 640,000 têtes et il est toujours susceptible d'augmenter en quantité et en qualité, à condition toutefois de promouvoir des méthodes modernes et des moyens de transport qui facilitent le commerce.

Par Sœur Saint-Athanase, m.i.c.

(Thérèse Bergeron, Sainte-Sophie de Mégantic).

DE LA BOLIVIE

Les minéraux de la région des plaines tropicales, riches et variés, ne sont pas en exploitation. Vu le nombre restreint des habitants, presque toute l'activité de l'homme doit s'orienter du côté de l'agriculture qui assure l'alimentation. Cependant

au temps de la conquête espagnole, on croyait à l'existence d'un centre commercial fabuleux d'or et de pierres précieuses. L'or est le métal le plus répandu dans presque toute la région. On dit qu'il y a plusieurs rivières qui transportent de la poussière



d'or. De l'or, il s'en trouve par exemple dans la province de Velasco, au département de Santa Cruz, où les Indiens l'exploitent avec des moyens primitifs. Jadis, le conquérant Nuño de Chavez ouvrit quelques mines. Mais sa mort tragique a laissé à l'abandon une entreprise prometteuse.

La région recèle encore de l'argent, du platine, du plomb, du cuivre et du fer ainsi que d'autres substances comme le marbre, le pétrole.

L'or noir est appelé à transformer l'économie de l'Orient bolivien.

L'homme

L'homme des plaines tropicales mériterait une étude particulière, puisque ses activités et son existence même se déroulent au milieu d'une ambiance caractéristique que ne connaît pas le reste du pays. Il évolue dans une nature exubérante et majestueuse où triomphe la vie végétale et animale avec ses fourrés mystérieux, ses animaux sauvages, ses plaines exaltantes et ses rivières enchantées. Face à tous ces facteurs et loin de la collaboration de ses compatriotes, l'homme de l'Orient appartient à une population disséminée et se présente comme un isolé qui ne peut fournir tout le rendement possible.

Les villes

Les villes des plaines tropicales, construites à énorme distance des centres d'activité de la République et privées de communications entre elles, n'ont pu développer les richesses des régions qu'elles dominent.

La principale est Santa Cruz, capitale du département du même nom et comptant environ 100,000 âmes. L'antique cité fondée par Nuño de Chavez en l'année 1560, devait être le nerf de l'expansion coloniale dans les plaines. Afin de hâter cet essor, le fondateur lui-même amena d'Assomption un important contingent de colonisateurs. Mais ces gens regrettèrent leur déménagement et retournèrent à leur ancien lieu de résidence.

Santa Cruz s'élève sur un sol malheureusement trop mou et qui s'amollit davantage dans les rues par le va-et-vient continu de pesantes charrettes et de lourds camions. La Plaza est belle et spacieuse avec ses palmiers dont les larges feuilles se déplient en éventails. Les rues sont larges, droites et longues, les trottoirs plus hauts que dans les autres villes pour éviter les amoncellements de sable aux jours de grand vent et pour faciliter l'écoulement des eaux au temps des pluies torrentielles. Ces pluies changent les rues en lacs et en ruis

**Le climat tropical
fait épanouir
non seulement les fleurs,
mais aussi les sourires
de la jeunesse de Bolivie.**



Photo: Nations Unies,



La place du marché au village de Vittichi, en Bolivie.

seaux qui disparaissent assez rapidement absorbés par une terre souple.

Les maisons sans étage ressemblent à de petits cloîtres avec leur cour intérieure bien fermée de tous côtés. Chacune, même la plus humble, possède son jardin d'orangers, de citronniers, etc.

Les autres villes des plaines tropicales sont Trinidad, capitale du Beni, Cobija élevée au rang de capitale du Pando. Le village de Riberalta acquiert de l'importance à cause de sa situation qui en fait un point de trafic international avec le Brésil et le Pérou.

Sauf la route Santa Cruz-Cochabamba, je dois dire qu'en ma patrie des plaines, les communi-

tions sont déficientes: les chemins, de terre, sont inondés une bonne partie de l'année; les rivières restent encore les meilleures voies. La navigation aérienne assure maintenant le transport des voyageurs et du courrier.

La Bolivie passe pour un des pays les plus riches du monde en matières premières. C'est vrai. Mais il ne faut pas oublier que, pour le moment, le pays ne peut par lui-même exploiter et transformer ses richesses.

Souhaitons qu'apparaisse une invention moderne capable de transporter les montagnes. Alors la Bolivie deviendra florissante pour le bien de l'humanité.

D'après *Geografía Humana*, par Antonio Diaz Villamil, 1955.



D É C È S DU GÉNÉRAL AGUINALDO

Héros de l'Indépendance des Iles Philippines.

MANILLE.— LE HÉROS PHILIPPIN, LE GÉNÉRAL EMILIO AGUINALDO, EST DÉCÉDÉ LE 6 FÉVRIER, A L'ÂGE DE 94 ANS.

S. Em. le Cardinal Rufino Santos, archevêque de Manille, et S. Exc. Mgr Artemio Casas, évêque d'Imus, ont célébré des messes pontificales de *Requiem* le jour de ses funérailles ainsi que la veille des obsèques.

Le général avait abandonné la religion catholique en 1895 pour se joindre aux francs-maçons. Mais après la mort de sa femme, survenue le 29 mai 1963, il avait retrouvé l'Eglise.

Le 2 juin 1963, lors d'une messe de *Requiem* offerte pour son épouse, il reçut la communion des mains du Cardinal Santos. Un mois plus tard, à l'Hôpital des Vétérans où il comptait parmi les patients, le chapelain lui donna de nouveau l'Eucharistie. Il avait exprimé le désir de communier encore le 15 février, fête de son épouse décédée.

Aguinaldo conduisit la révolte philippine contre l'Espagne en 1896, et trois années après il souleva l'insurrection contre les troupes américaines. Il mit sur pied un gouvernement qui le reconnut comme président. Ce gouvernement s'écroula sous l'attaque des troupes américaines. En 1901, Aguinaldo déposa les armes, promit loyauté aux Etats-Unis et se retira de la vie publique.

Sunday Examiner, 13 mars 1964

L'automne.
Au-dessus du ruisseau clair et vif,
une touffe de chrysanthèmes jaunes.

Haikai de Paul Claudel ¹

Fantaisie sur le Chrysanthème

Par Sr Marie-de-la-Rédemption ², m.i.c.

Le chrysanthème, symbole d'unité

La fleur du *kiku*, chrysanthème, est particulièrement aimée du peuple japonais. En automne, ses teintes jaune or, pourpre foncé, mauve tendre, blanc neige, bronze doré, jettent une note de gaieté dans les campagnes et dans les parcs des régions urbaines. Il y en a de toutes formes et de toutes dimensions, depuis l'illustre variété aux pétales déployés en toile d'araignée et pouvant mesurer huit pouces de diamètre jusqu'au pompon miniature pas plus grand qu'une pièce de cinquante sous.

Non contents d'admirer les chrysanthèmes tels que la nature les a faits, les jardiniers japonais dressent de jeunes plants à prendre toutes sortes de tournures. Ils les désignent alors de noms romantiques comme cette variété dont les fleurs jaune or retombent en cascade et se nomment « cascade du rocher ». A l'aide de broches habilement dissimulées, des plants de plusieurs couleurs sont parfois disposés de manière à constituer des poupées qui figurent des personnages historiques, des paysans, des guerriers, des shogouns (chefs militaires).

Le chrysanthème avec ses pétales convergents autour d'un centre a toujours symbolisé pour le

Japonais la famille, l'état, l'empire. Sa forme ronde et ses pétales élancés lui rappellent encore l'astre du jour, à lui le fier habitant du pays du Soleil Levant. Aux armoiries de la famille impériale, se voit un chrysanthème stylisé à seize pétales, fleur uniquement réservée à cette noble famille.

Origine chinoise

Quoique reconnu comme fleur authentiquement nipponne, le chrysanthème est originaire de la Chine où on le cultivait déjà, il y a plus de 4,000 ans. Les poètes célébraient ses charmes en vers inspirés, tandis que les peintres se plaisaient à reproduire ses somptueuses couleurs. Longtemps avant l'inauguration, au Japon, du Festival des Chrysanthèmes qui a lieu le neuvième jour de la neuvième lune, on tenait en Chine des expositions de ces fleurs plantées dans des pots de faïence et arrangées sur des étagères appelées « collines de Chrysanthèmes ». Chaque plant, cultivé avec amour, équivalait à une véritable œuvre d'art.

Ces expositions, en Chine comme au Japon, étaient le rendez-vous des artistes et des poètes en quête d'inspiration. Pendant que les coupes remplies de vin de chrysanthème circulaient, on devisait de la beauté des fleurs et de l'élégance des formes.

¹ Cent Phrases pour Erentail.

² Basillise Mailliet, de Saint-Louis, N.B.

Chrysanthème comestible

Au Japon, les *kogiku*, chrysanthèmes sauvages, qui poussent un peu partout dans les campagnes, sont appréciés pour leur saveur légèrement aromatique. En certains endroits, comme dans le district de Sannoye en la Préfecture d'Aomori, on les cultive même sur une assez vaste échelle, la récolte s'élevant à environ 200 livres par acre (une fois les fleurs séchées et pressées). Une ferme de 65 acres, affectée à cette culture, fournit donc aux gens de la localité un revenu supplémentaire non à dédaigner. La nécessité est mère de l'invention, nous dit le vieux proverbe. La culture systématique des chrysanthèmes comestibles débuta lors de la grande famine qui se produisit dans l'ère de Tempo (1830-1843) et contraignit les Japonais à se nourrir de toutes sortes d'herbes et de plantes.

Préparation des chrysanthèmes comestibles

On ébouillante d'abord les corolles coupées de leur tige, puis après les avoir rincées à l'eau froide, on les met sécher. Elles peuvent ensuite être ser-

vies en salade avec du *amazu*, vinaigre sucré, ou de la sauce soya. Dans les restaurants, on sert souvent une soupe aux chrysanthèmes et un plat de *sashimi*, poisson cru, assaisonné de salade de chrysanthème.

Quant aux feuilles de chrysanthèmes, on les sert en salade comme assaisonnement des *tempura*, beignets aux légumes ou au poisson de renommée mondiale, ou encore comme piquant avec du ragoût de poissons-boules ou de dorades.

Variété des espèces

L'humble pissenlit qui croît avec profusion dans nos jardins et dans nos champs appartient à la famille des chrysanthèmes. Ses tiges sont bouillies dans une eau additionnée d'un peu de vinaigre, ce qui leur enlève de l'âcreté.



A la même famille des *kogiku* comestibles se rattachent la *yomogi*, armoise commune, la *yomena*, aster, et la *ohrea* graine de coton. Sait-on que la laitue et la bardane font aussi partie de la grande famille *Kogiku* ?

Tout Japonais acquiert une connaissance sé-

rieuse et admirative des plantes. Enfant, il apprend à les distinguer, à respecter leur vie et à s'enchanter de leur grâce. Très tôt, il étudie leur constitution, leur reproduction, leurs valeurs. C'est avec beaucoup d'intelligence et d'amour qu'il les mettra au service de l'homme.

Petits Japonais en excursion d'automne.



Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

CANADA

MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26.
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 40.
OUTREMONT, 314, Chemin Sainte-Catherine, Montréal 8.
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagachetière Montréal 1.
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception 236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 50, rue Saint-Joseph.
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, Qué.,
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.
OTTAWA, 30, rue Goulburn.
PERTH, N.-B., C. P. 259.
EDMUNDSTON, N.-B., 85, rue Victoria.

ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

HONG KONG

MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
MAISON NOTRE-DAME-DE-L'ESPERANCE,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

FORMOSE

KUANHSI, 783 Cheng I Lu, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China.
SHIH KUANG TSE, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China.
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Republic of China.
SUAO, 36 Chung Cheng Rd., Suao Ilan Hsien,
Taiwan, Republic of China.

JAPON

KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama shi, Fukushima ken.
WAKAMATSU, 480, Sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

ITALIE

ROME, via Giacinto Carini, 8.

MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar.
AMBOHIBARY, Sambaina, Madagascar.
ANTSIRABE, Paroisse Ste-Thérèse de Mahazoarivo.

PEROU

PUCALLPA
LIMA, Escuela Maria de la Providencia,
Napo y Centenario, Azcona (Brena.)

GUATEMALA

TOTONICAPAN, Colegio P. Betancourt, Guatemala, A.C.

BOLIVIE

SANTA CRUZ, Cardinal Cushing Business College,
Calle Lemoine, Casilla 70.
COCHABAMBA, Academia Comercial, Calle Oruro No 3403,
Casilla 1667.
IRUPANA, Hospital Nuestra Senora de la Providencia,
Irupana, Sud Yungas.

CHILI

ANCUD, Colegio Inmaculada Concepcion, Calle Errazuriz.

ILES PHILIPPINES

MANILLE, Immaculate Concepcion Anglo Chinese Academy,
General Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
SAN JUAN, Little Baguio, Rizal.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO City, 73, Paadal.

ANTILLES

LES CAYES, HAITI.
LES COTEAUX, Haiti.
ROCHE-A-BATEAU, Haiti.
PORT-SALUT, Haiti.
CAMP-PERRIN, Haiti.
MIREBALAIS, Haiti.
LIMBE, Haiti.
CAP-HAITIEN, Haiti.
CHANTAL, Haiti.
TROU-DU-NORD, Haiti.
PORT-AU-PRINCE, Orphelinat, Cité no 2, Haiti.
PORT-AU-PRINCE, Noviciat, Cité no 2, Haiti.
CROIX-DES-BOUQUETS, Haiti.
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
C. P. no 4, Saint-Marc, Haiti.
LA BOULE, Haiti.
HINCHE, Haiti.

COLON, Province de Matanzas, Cuba.

AFRIQUE

KATETE, Champira P. O., Nyasaland, C. Africa.
MZAMBAZI St John's Parish, Eutini P. O., Nyasaland, C. Africa.
RUMPI, St. Patrick's Parish, Rumpi P. O., Nyasaland, C. Africa.
KARONGA, St Mary's Parish, Karonga P. O., Nyasaland, C. Africa.
KASEYE, Fort Hill P. O., Nyasaland, C. Africa.
MZUZU, Convent School, Mzuzu P. O., Box 24, Nyasaland, C. Africa.
NKATA BAY, Nkata Bay P. O. Box 9, Nyasaland, C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 107, Northern Rhodesia, C. Africa.
KANYANGA, Lundazi P. O., Northern Rhodesia, C. Africa.
NYIMBA, Sacred Heart Hospital, Northern Rhodesia, C. Africa.
CIKUNGU, Kazimuli P. O., Northern Rhodesia, C. Africa.

